

LA GUERRE ILLUSTRÉE

(Du 1^{er} au 7 juillet : 16 pages de texte et de photographies)

SEPTIÈME ANNÉE. — N° 2063.

LE NUMÉRO: 10 CENTIMES. — ÉTRANGER: 20 CENTIMES

Dimanche 9 juillet 1916.

EXCELSIOR

Journal Illustré Quotidien

ABONNEMENTS (du 1^{er} au 14 de chaque mois)
France... Un an, 25 fr. 6 mois, 14 fr. 3 mois, 10 fr.
Étranger... Un an, 30 fr. 6 mois, 18 fr. 3 mois, 12 fr.
On s'abonne sans frais dans tous les bureaux de poste.
Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

Informations - Littérature - Sciences - Arts - Sports - Théâtres - Éléances

Adresser toute la correspondance
à l'ADMINISTRATEUR d'Excelsior
88, avenue des Champs-Élysées, PARIS
Téléph. : WAGRAM 57-44, 57-45
Adresse télégraph. : EXCEL-PARIS



AVANT LA BATAILLE : SOUS LES PLIS DU DRAPEAU MUTILÉ. — C'est sur le front, quelques heures avant la bataille. Les chefs passent en revue le régiment qui va se battre. Et le drapeau mutilé flotte dans l'air du matin. Dans sa large déchirure s'encadre le visage martial d'un poilu et jamais cadre plus beau ne fit mieux valoir effigie plus fière.

A bâtons rompus

On n'a jamais prétendu qu'il ne pleuvait pas avant l'invention de l'artillerie, mais ce n'est pas une raison pour qu'il n'y ait aucun rapport entre le déluge d'eau dont nous souffrons depuis plus d'une semaine et le déluge de feu qui se déverse sur les tranchées à un nombre de kilomètres qui n'a que le tort d'être encore trop faible.

M. Angot ne veut pas qu'il y en ait. Qu'est-ce que ça peut lui faire? Vous me direz que M. Angot est directeur du bureau central météorologique. Certes, après les statisticiens il n'y a pas d'hommes plus distingués que les météorologistes. Seulement, je voudrais qu'on me montrât en quoi leur distinction influe sur les météores dont nous avons à nous plaindre. J'ai connu aussi un météorologiste. Avant de faire la moindre promenade, il consultait avec soin son hygromètre, son baromètre, son pluviomètre, son anémomètre, et plusieurs autres appareils en mètre; après quoi, il disait en souriant :

— Et maintenant, je vais prendre mon pépiniomètre, c'est encore le plus sûr.

Et, si beau qu'il fût, il ne sortait jamais sans son parapluie, seul moyen que toute sa science lui eût enseigné de n'être pas mouillé.

J'ignore si M. Angot a quelque lien de parenté avec la dame du même nom, si célèbre dans l'opérette; mais je puis lui affirmer que l'opérette a fourni bien des consolations aux âmes sensibles tandis que la météorologie paraît n'avoir d'autre but que de les en priver.

Quand nous marchons les pieds dans des flaques d'eau et la tête sous la rafale sans espoir de toucher le cœur d'un chauffeur de taxi, n'est-ce pas une consolation de nous dire : — Il fait humide, certes, mais puisque nous devons cela au canon, c'est une façon pour nous autres épaves laissées à l'arrière de participer aux souffrances de la guerre.

Et quand le poilu est dans sa tranchée de départ, attendant le moment de bondir au dehors, tandis que crachent au-dessus de sa tête toutes les variétés de bouches à feu, n'éprouve-t-il pas quelque satisfaction à penser : — Qu'est-ce qu'ils doivent prendre comme bain de pieds, ces mollusques de civils!

La science représentée par l'homonymie de Mme Angot nous interdit cette illusion-là; je bénis une fois de plus le Ciel de n'avoir pas fait de moi un savant.

Si, d'ailleurs, je passe de M. Angot à M. de Max, ce n'est pas pour insinuer que celui-ci aussi fait pleuvoir, mais pour remarquer que la science semble s'être donné la mission de nous ôter nos plus aimables distractions. Il paraît que certains savants très forts, comme M. Angot lui-même, sont en train de découvrir que tout ce qu'on nous ressasse depuis des siècles sur les empereurs romains est un vaste tissu de blagues, que Suétone était une manière d'Henri Rochefort de son temps, Tacite une espèce d'Edouard Drumont, et Juvénal un simple gobe-mouches; que les histoires qu'ils ont perpétrées sur les douze Césars et les nombreux Augustes si connus au cirque avaient juste la valeur des anecdotes que nous racontons sur nos hommes politiques avant de leur demander une recommandation, et qu'en somme il n'en faut pas croire un mot; que Néron, par exemple, fut un brave jeune homme qui cherchait lui-même dans les représentations de bienfaisance pour remédier à la vie chère, et qui, voulant, à l'instar de M. Honnorat, diminuer les frais d'éclairage, illuminait ses jardins avec des chrétiens enflammés à seule fin de faire des économies de torches; que Britannicus est mort d'une indigestion de camomille, et que la vieille Agrippine a succombé à une colère rentrée un jour que son fils respectueux lui avait dit : — Ne crie donc pas toujours comme ça, maman, tu vas finir par ameuter les voisins.

Ces savants ont peut-être raison; mais s'ils avaient eu raison deux siècles plus tôt, Racine n'aurait pas écrit son *Britannicus*, en sorte que nous ne verrions pas aujourd'hui M. de Max jouer Néron et arborer des manteaux à traine en guise de pyjama et des bottines d'aviateur forcées à la poussière d'étoile, ce qui doit être fort gênant dans un appartement.

Et si nous n'avions pas M. de Max pour nous consoler des horreurs de la guerre, on peut bien se demander ce que nous deviendrions, à moins que M. Fabre ne se décidât à faire incarner Néron par M. de Max Dearly...

La perte de *Britannicus* serait d'autant plus regrettable que la pièce possède cette vertu essentielle des chefs-d'œuvre, l'éternelle actualité. Ainsi, vendredi, au moment où Racine parlait avec tristesse des « déserts peuplés de sénateurs », le public s'écria d'une seule voix : — Il y tenaient peut-être un comité secret!

Paul Dollfus.

Ce que l'on dit

En attendant...

Le rapport de l'amiral Jellicoe sur la bataille navale du Jutland est très intéressant : il rend hommage à la bravoure des marins anglais et rapporte d'admirables actes d'héroïsme. Il prouve, de plus, la victoire remportée par la flotte anglaise : mais, à l'heure qu'il est, il était devenu à cet égard absolument inutile.

Un philosophe grec démontrait le mouvement en marchant. La victoire anglaise se prouve aussi simplement par tout ce qui s'est passé depuis le jour de la bataille.

C'est, en effet, une illusion assez commune dans le public que de s'imaginer que la victoire sur mer consiste à couler à son adversaire plus de bateaux qu'il ne vous en a coulés (c'est le cas pour la flotte de l'amiral Jellicoe, mais il demeure d'une importance secondaire). Quand j'étais enfant, c'est ainsi que je me figurais les batailles. Un camarade et moi nous mettions des soldats de plomb français à l'un des bouts d'une table, des soldats de plomb prussiens à l'autre bout. Après quoi chacun tirait dans les troupes de l'adversaire à coups de billes. Celui qui avait perdu tous ses soldats avait perdu. Celui qui en avait gardé, fût-ce un seul, avait gagné.

La guerre, sur terre comme sur mer, ce n'est pas ça. La victoire consiste à imposer sa volonté à son adversaire. Le prix n'est rien. Il n'y a que le but qui importe. Cette définition est rude et inhumaine, mais c'est que la guerre, en soi, est une chose qui n'a rien à voir avec l'humanité.

Sur mer, le but est la maîtrise des océans. Il s'agit d'empêcher les navires de commerce de l'ennemi de les parcourir et de ravitailler leur pays. Et les navires de guerre ne servent qu'à ça : à protéger les bateaux de commerce de leur nationalité et à attaquer ceux de la nationalité adverse ou à les empêcher de sortir.

La tentative de la flotte allemande a-t-elle permis aux bâtiments de commerce de l'Allemagne de reprendre la mer? Non; ils sont plus étroitement bloqués encore que par le passé. Dans ces conditions l'affaire est entendue : la victoire est aux Anglais.

Pierre Mille.

C'est une histoire de marchés assez singulière dont s'occupe, avec la ferme intention de la tirer au clair, la commission de l'agriculture de la Chambre des députés.

Il y est question d'achats de vins d'Espagne et de livraisons qui auraient été loin de donner satisfaction. On y parle aussi d'une petite personnalité politique dont l'intervention n'aurait pas été étrangère à la conclusion de l'affaire.

Et ce parlementaire, qui se serait prétendu chargé d'une mission en Espagne, n'en est pas à sa première mésaventure. A deux reprises, dans une affaire de casino puis lors d'un menu fait divers qui eut pour théâtre une grande ville méditerranéenne, il a déjà défrayé la chronique.

Ses collègues sont décidés, cette fois, à le jeter carrément par-dessus bord dans le cas où ses imprudences auraient dépassé les limites permises. Attendons.

On raconte sur la jeune fiancée du prince de Galles, la princesse Yolande d'Italie, une amusante anecdote. C'est un mot d'enfant d'une naïveté d'observation délicate et qui prend, à la veille de son mariage avec l'héritier du trône du Royaume-Uni, une signification amusante et quasi prophétique.

Il y a quelques années, lorsque les souverains d'Italie vinrent rendre visite au roi Edouard et à la reine Alexandra, ils revinrent chargés de cadeaux, offerts par les monarques anglais à leurs enfants. La très jeune (alors) Yolande reçut une poupée superbe et qui disait « papa, maman », une merveille! La petite Yolande, enchantée, s'empara aussitôt de ce cadeau ravissant, mais soudain elle s'arrêta, saisie d'un doute, et elle s'écria, anxieuse : « Oh! maman, est-ce que ma poupée crie en anglais? »

Demain, la princesse Yolande sera princesse de

Galles, et elle aura peut-être bientôt « une poupée qui criera en anglais » et qui en grandissant deviendra sans doute, dans l'avenir, un roi d'Angleterre.

Excelsior a déjà soulevé la question du deuil de guerre.

Nous avons croisé hier, dans les Champs-Élysées, une jeune femme de qui le mari a été tué à Verdun.

Un long voile blanc la coiffait et qui, descendant jusqu'à ses hanches, l'enveloppait.

— Mon mari m'a fait promettre, avant de partir, nous dit-elle, et si jamais l'honneur de mourir pour son pays lui était échu, de ne pas porter son deuil, ou, en tout cas, de ne pas porter de crêpe noir. « Tu devras être fière de moi, me dit-il : je ne veux pas de ce triste et désagréable attirail funéraire qui pourrait faire croire que tu regrettes mon glorieux sort. Toutes les femmes fières devraient au contraire se voiler de blanc : cette communion vestimentaire serait un symbole de la beauté de notre sort... » Je lui ai obéi, sa sœur lui a obéi. Et dans ces voiles glorieux je marche avec plus de fierté, et peut-être moins de douleur.

Je la regardai partir, évoquant sous ses voiles blancs une noble statue mouvante...

Vous vous rappelez cette petite baronne Lyska Kostio, présentée à Paris par Louise Halby et un chroniqueur boulevardier? Elle avait lancé cette mode du ventre en avant et du parapluie sous le bras, comme déambulant aujourd'hui les trottoirs qui veulent se donner un air de dame. Lyska Kostio était la reine du tango : elle avait fait abattre les cloisons de son appartement de l'avenue du Bois, afin d'en faire une immense salle de danse.

Et quelques-uns qui regrettent le temps passé se demandaient parfois avec mélancolie en quelles Argentines, en quelles Roumanies s'en était retournée la petite baronne du tango...

Nous l'avons rencontrée, hier, avenue du Bois, sans parapluie, presque sans ventre, et sans un nuage de poudre sur le visage. En serre-tête, un voile d'éta mine bleu foncé; autour du corps, un sarreau sur lequel était brodée une petite croix rouge. Elle nous invita à visiter sa « nouvelle salle de bal ». Entre les panneaux de Bakst et de Raulin dormaient paisiblement quelques convalescents de la guerre. La même femme de chambre qui préparait les cocktails servait des tisanes...

Et cela nous a un peu raccommoqué avec les ex-dansesuses exotiques de tangos et de maxixes...

Ne désespérez jamais!

Un soldat du 12^e territorial, disparu en septembre 1914, et dont on était sans nouvelles depuis lors, vient d'écrire à sa femme, qui habite près d'Amiens, qu'il était prisonnier en Allemagne.

Tout de même, vingt-trois mois sans nouvelles, c'est long, très long; et l'on serait curieux de connaître la raison de ce long silence.

Les Américains, qui ne s'étonnent pourtant de rien, ont enfin un sujet d'émerveillement : c'est Mlle Kathleen Burke, secrétaire de l'Association des Femmes écossaises pour la création d'hôpitaux de guerre à l'étranger.

Miss Burke, Française par sa mère, fait aux Etats-Unis une tournée pour recueillir des fonds. On lui a immédiatement donné le surnom de « Made-moiselle Une livre à la Minute ». Elle parle avec une volubilité fantastique : 260 mots en soixante secondes. Sa première conférence, en Floride, lui a valu quinze mille dollars de souscription en vingt-cinq minutes.

Sur le bateau qui l'amenait en Amérique, elle a ramassé mille dollars, et cinq cents dans son hôtel, le premier soir, avant de se coucher. A un banquet de la Andrew's Society, elle entre sans se faire annoncer et, au dessert, en dix minutes, fait cinq mille dollars. Parlant en français, au Canada, sur le quai de la gare, en attendant le train, elle recueille quatre mille dollars. A Ottawa, elle parle du drapeau français en des termes si chaleureux, qu'elle draine, en un instant, une petite fortune, et que son speech, sténographié, est imprimé et va nous être envoyé, paraît-il, « pour que nous l'insérions dans les livres de leçons de nos enfants ».

Le Veilleur

IL FAUT EN FINIR

La bataille économique de demain sera aussi rude que la bataille militaire dont nous suivons aujourd'hui les tragiques péripéties. L'Allemagne s'y prépare ardemment, malgré les angoisses de l'heure présente. M. Ballin, directeur de la puissante compagnie de navigation Hamburg-Amerika, nous le fait savoir dans une interview intéressante, énumérant avec ostentation les mastodontes formidables en construction dans ses chantiers.

Il faut donc que la France tende toutes ses énergies, multiplie ses efforts pour soutenir avec succès cette nouvelle lutte contre son redoutable adversaire. Un voyage à l'étranger suffit pour se convaincre que nos commerçants français n'ont pas tous une compréhension très nette de l'importance du combat qui va se livrer entre les Allemands et nous sur le terrain économique. La guerre actuelle n'a rien appris à certaines maisons de commerce françaises, pour lesquelles l'intérêt particulier est supérieur à l'intérêt national.

C'est ainsi qu'au cours d'un récent voyage au delà des Pyrénées nous avons appris non sans stupéfaction que certaines maisons françaises, et non des moindres, s'obstinaient, malgré la guerre et les prescriptions légales, à se faire représenter en Espagne, non seulement par des Espagnols d'un germanophilisme notoire, mais encore par des Allemands. Une des plus grandes maisons de soieries de Lyon, par exemple, conserve, comme représentant en Espagne, un Allemand tout ce qu'il y a de plus Boche, le nommé Otto Fensiel, habitant Barcelone.

Une des plus grandes marques d'eaux minérales françaises, entre les mains d'une société anglaise, a aussi, pour la représenter à Barcelone et en Espagne, un Allemand qui mène une campagne acharnée et incessante contre les Alliés qui assurent naïvement ses moyens d'existence.

Nous ne parlons pas des nombreuses maisons françaises représentées en Espagne par de prétendus Suisses allemands.

Il est bon de préciser que ces courtiers boches ou germanophiles représentent le plus souvent des firmes allemandes en même temps que des firmes françaises. On perçoit facilement la manœuvre qui s'opère : ces représentants anti-français cherchent à substituer autant qu'ils le peuvent la marchandise allemande à la marchandise française, qui, peu à peu, sera ainsi évincée du marché espagnol.

Ce qui se passe en Espagne doit se passer dans d'autres pays neutres. C'est intolérable.

Un autre reproche à formuler : plusieurs directeurs de journaux espagnols dévoués à la France qui depuis le début des hostilités luttent pour la cause des Alliés, et non sans péril parfois, nous ont manifesté leur surprise de voir la publicité de certaines marques de maisons françaises ou anglaises être souvent exclusivement réservée à la presse germanophile, qui déverse journellement des torrents d'injures sur la France et les Alliés. C'est, en somme, une subvention déguisée que de grandes maisons françaises donnent, sous forme d'annonces, à la presse ennemie de leur pays.

Il faut en finir avec de tels procédés. L'argent français ne peut, ne doit plus servir à faire vivre des sujets boches ou à subventionner les reptiles allemands ou germanophiles. Nous poussons un cri d'alarme. Espérons qu'il sera entendu.

Emmanuel Brousse,
député des Pyrénées-Orientales.

LA SITUATION MILITAIRE

Nouveaux succès français sur les deux rives de la Somme

NOUS NOUS EMPARONS DU VILLAGE D'HARDECOURT

Les Russes poursuivent leur avance au delà de Tchartoryisk et en Galicie

La journée d'hier a été marquée pour nous par un nouveau et très brillant succès : nos troupes ont enlevé d'un irrésistible élan le village de Hardécourt, à trois kilomètres au nord de Curlin, ainsi que le coteau qui le domine au nord, pendant que l'armée anglaise attaquait le bois des Trônes, situé à mi-chemin entre Hardécourt et Longueval. Deux contre-attaques très violentes contre les positions conquises ont été brisées dans la journée. C'est un réduit puissant de la défense ennemie qui tombe, et, par là, nos positions de la rive droite de la Somme se trouvent considérablement rapprochées de l'alignement avec celles de la rive gauche.

Sur notre nouveau front, au sud de la Somme, la lutte se réduit pour le moment à des opérations locales. On se souvient qu'il en fut de même devant Verdun, où chaque grand effort des Allemands était suivi pendant quelques jours par des actions de franchise à franchise. Il y a cette différence que l'ennemi perdait toujours du terrain durant ces périodes, au lieu que nous continuons à en gagner, grâce à la supériorité reconnue de notre infanterie dans le combat de grenades et le corps à corps.

On remarquera notamment ce coup de main dans la région de Belloy-en-Santerre, qui ne nous a pas rapporté moins de trois cent cinquante prisonniers. Il faut le mordant incomparable de nos troupes pour qu'un détachement opérant seul obtienne de tels résultats.

Nos alliés anglais organisent, de leur côté, les positions conquises. Il semble que ce soit vers le nord de leur front d'attaque primitif, dans la vallée de l'Ancre et notamment sur la rive droite, près de Gommécourt, que leur bombardement soit le plus actif. On signale, en même temps, plusieurs reconnaissances dans la région d'Arras.

Les Russes ont développé puissamment leur succès de Tchartoryisk. Ils ont dépassé cette ville à l'ouest d'environ 25 kilomètres et atteint la route de Kolki à Manevitchi, qui court à peu près du sud au nord en passant par les villages de Doljitz, de Gradie et de Zagorovka. Dans le voisinage immédiat de Kolki, ils ont poussé plus loin encore vers l'ouest et réoccupé le vil-



lage de Grouziatyne. Au nord de Manevitchi ils se sont rapprochés de Slokhod en occupant Gorodok, Lechnevka et Griva.

En Galicie, ils continuent également à refouler l'armée de Bothmer; ils approchent de la ville de Monasterjiska, sur la rivière Koropietz, et ont atteint le cours de cette rivière depuis le sud de la ville jusqu'au Dniester.

Entre le Pripet et Dvinsk, le bombardement est violent sur presque tous les secteurs. La bataille continue autour de Baranovitchi : l'ennemi a lancé de violentes contre-attaques près du village d'Odokhovtchina, à l'est de cette ville, sur la Chara; les Russes, rejetés un instant au delà de cette rivière, ont regagné ensuite le terrain perdu. Leur offensive, comme la nôtre, se poursuit sans précipitation, mais sans relâche, et les effets de cette pression continue, d'abord imperceptibles, iront en s'aggravant jusqu'à la rupture de la résistance ennemie.

Jean Villars.

UN ASPECT DU CHAMP DE BATAILLE



Les rives de la Somme aux environs de Cléry

DU STYR AUX KARPATHEES sur un front de 350 kilomètres L'AVANCE Russe CONTINUE

PÉTROGRAD, 7 juillet. — Communiqué de l'après-midi du grand état-major :

Les combats à l'ouest du Styr inférieur continuent avec succès pour nos troupes.

Dans la région de Galouwia, Optova et Voltchetsk, nous nous sommes emparés de positions fortifiées austro-allemandes. L'ennemi a fui sous les tirs de notre artillerie. Nous avons fait, à nouveau, de nombreux prisonniers, parmi lesquels un commandant de régiment et son aide de camp.

Notre cavalerie, poursuivant l'ennemi, l'a chargé dans la région de Voltchetsk, et a enlevé une batterie Krupp de six pièces, qui n'a tiré que quelques coups.

Plus tard, après un combat acharné, nous avons enlevé les villages de Kamarovo et Gradie.

On vient de signaler l'occupation par notre vaillante cavalerie de la gare de Manevitchi; nos cavaliers, au cours de la poursuite de l'adversaire, ont

encore capturé une batterie de quatre bouches à feu et trois pièces lourdes.

Au sud du Stokhod et dans la région de la Lipa inférieure, feux d'artillerie.

En Galicie, près de Ghangliadki, l'ennemi a essayé de progresser après l'explosion de fourneaux de mines : il a été repoussé.

D'après les derniers renseignements, le total des prisonniers faits du 4 juillet au 5 juillet, à l'ouest de la Strypa inférieure, s'élève à 270 officiers et 9.900 soldats. Nous avons capturé jusqu'à présent 29 mitrailleuses, 6 lance-bombes, 3 lance-mines, plus de 5.000 fusils et des ballons de liquides inflammables.

Au nord-ouest de Kimpolung, l'ennemi a pris énergiquement l'offensive ; chacune de ses attaques a été repoussée.

Sur le front de la Dvina, vive fusillade.

Au sud de la région de Dvinsk jusqu'à la région des marais de Pinsk, violent feu d'artillerie en maints endroits.

Au sud-ouest du lac Narotch, après un combat acharné à la baïonnette, nous avons enlevé une partie des tranchées allemandes.

L'ennemi poursuit ici ses contre-attaques acharnées.

Dans la région de Tchartoryisk et du Styr l'ennemi est refoulé vigoureusement

PÉTROGRAD, 8 juillet. — Communiqué du grand état-major, soirée du 7 juillet :

Continuant de développer leur succès réalisé dans la région occidentale du secteur de Tchartoryisk et du Styr, nos troupes, après la prise du bourg de Gradia, se sont emparées, après de chauds combats à la baïonnette, du village de Doljitsa sur la grande route de Kolki à Manevitchi et Grouziatine.

Les prisonniers autrichiens et allemands continuent à affluer.

Sur le front sud du Stokhod, l'ennemi maintient dans de nombreux secteurs, un feu très violent.

Au nord de la Lipa inférieure, sous le couvert des rafales de son artillerie, l'ennemi a tenté de reprendre l'offensive dans la région de Schkltin et Dauhorya-Kortekiny, mais il a été repoussé ; le feu de l'artillerie continue.

Sur le front de Galicie, duel d'artillerie en maints endroits.

Dans la région orientale de Monasterziska et sur la rivière Koropetz, nos troupes continuent de refouler l'adversaire.

A l'ouest du village de Sadzavki et à l'est de Delatyn, nous avons enlevé, à la suite d'un combat, une position ennemie et nous avons fait prisonniers des Allemands.

Au sud-est du lac Narotch, les Allemands ont, à la suite d'une violente contre-attaque, reconquis une partie des tranchées qu'ils avaient perdues hier ; le combat continue.

Violent combat d'artillerie sur le front entre le Niemen supérieur et les marais de Pinsk.

A l'est de Baranovitchi, dans la région du village d'Odehoritchina, nous nous sommes repéchés légèrement à la suite d'une violente contre-attaque allemande ; puis, grâce à des concentrations de nos feux, nous avons forcé les Allemands à se replier.

Dans la région de Baranovitchi, au cours d'attaques nocturnes, nos mitrailleuses ont engagé à maintes reprises un duel contre les mitrailleuses allemandes et les ont réduites au silence. Dans ces derniers combats s'est distingué particulièrement le sous-officier mitrailleur Aloda, qui, blessé à la tête et contusionné par des éclats d'obus, n'a pas quitté le terrain et a infligé aux Allemands d'énormes pertes.

Un échec turc sur le front du Caucase

Dans la région de Djiviskik, d'importantes forces turques, sous le couvert d'un feu d'artillerie, ont attaqué au point du jour, le 5 juillet, un élément de notre position et ont envahi nos tranchées.

Nos troupes ont rejeté l'ennemi à coups de bombes et à la baïonnette. Nous avons repoussé ensuite deux autres attaques de nos adversaires.

Nous avons compté, devant nos ouvrages, plus de 300 cadavres ennemis. L'adversaire a abandonné sur le terrain une grande quantité d'armes et de munitions.

A l'est de la région de Baubourt, nos éléments ayant été tenus par leur feu l'adversaire qui produisait des attaques acharnées, mais stériles, ont passé, en maints endroits, à l'offensive et se sont emparés d'une série de hauteurs dominantes, puissamment organisées par les Turcs, en y faisant prisonniers 4 officiers, 120 soldats et en enlevant une mitrailleuse et une quantité d'armes, de cartouches et des appareils de liaison.

Communiqué belge

Dans les secteurs de Boessinghe et de Steens-tract, nous avons continué aujourd'hui avec succès des tirs de destruction des travaux de défense allemands. L'ennemi a faiblement réagi. Dans la région de Dirmude ont eu lieu des actions d'artillerie assez violentes.

COMMUNIQUÉS OFFICIELS

du Samedi 8 Juillet (706^e jour de la guerre)

QUINZE HEURES. — Sur le front de la Somme, le mauvais temps a gêné les opérations. Un coup de main effectué par nous hier en fin de journée, aux environs de Belloy-en-Santerre, a parfaitement réussi. Nous avons capturé 350 prisonniers. A l'est d'Estrées, nos troupes ont progressé à la grenade dans les boyaux ennemis. Une cinquantaine de prisonniers sont restés entre nos mains.

Au nord de Lassigny, un détachement qui tentait d'enlever un de nos petits postes a été dispersé à coups de fusil.

Sur le front nord de Verdun, lutte violente d'artillerie, notamment dans les secteurs de la cote 304, d'Esnes, de Souville et de la batterie de Damloup, sans action d'infanterie.

En Lorraine, nous avons nettoyé à la grenade un poste allemand près de Bezange et ramené quelques prisonniers.

VINGT-TROIS HEURES. — Au nord de la Somme, malgré la pluie persistante et le brouillard, nos troupes se sont portées ce matin à l'assaut du village d'Hardecourt et du mamelon au nord, en liaison avec l'armée britannique qui attaquait de son côté le bois des Trônes et la ferme située au sud-est de ce bois. En trente-cinq minutes, notre infanterie, grâce à la vigueur de l'attaque, était en possession des objectifs fixés. Deux contre-attaques allemandes venues, l'une du nord, l'autre de l'est et lancées dans l'après-midi sur le mamelon conquis par nous ont été brisées par nos feux. Les Allemands, qui ont subi des pertes importantes au cours de ces actions, ont laissé deux cent soixante prisonniers entre nos mains.

Au sud de la Somme, aucun événement important à signaler au cours de la journée.

Sur le front de Verdun, bombardement intermittent de nos premières et de nos deuxième lignes de la rive gauche. L'activité de l'artillerie continue très violente dans les secteurs au nord de Souville, du bois Fumin et de la batterie de Damloup.

Canonnade habituelle sur le reste du front.

Les avions anglais bombardent l'aérodrome ennemi de Douai

(Communiqué britannique du 8 juillet)

DOUZE HEURES. — Les opérations ont été gênées par la pluie violente de l'après-midi et de la soirée d'hier. Entre l'Ancre et la Somme, nous avons consacré la plus grande partie de la nuit à renforcer les positions avancées conquises la veille. Nos canons de campagne et nos mortiers de tranchées ont bombardé les tranchées ennemies vers Gonimécourt. Les Allemands ont été assez actifs hier vers Neuville-Saint-Vaast et au nord de Roelincourt. Ils ont fait exploser une mine au nord-est de Neuville sans produire de dégâts dans nos lignes. Ils ont également fait sauter une mine au milieu des cratères qui se trouvent près de la redoute Hohenzollern ; ils n'en ont d'ailleurs retiré aucun avantage. Nous avons fait exploser une mine au nord-est d'Hulluch en vue de détruire une galerie ennemie.

Nos avions ont été fort actifs malgré le mauvais temps. Ils ont prêté un très utile concours à l'artillerie, opéré des reconnaissances importantes et jeté des bombes sur l'aérodrome ennemi de Douai. Un hangar a été détruit et il y a eu d'autres dégâts. Ces derniers jours, nous avons pris 20 canons, 34 mitrailleuses et un grand nombre de fusils automatiques, de mortiers de tranchée, de minenwerfer et de projecteurs. Nous avons pris, en outre, une grande quantité de matériel dont le compte n'est pas encore achevé.

Les félicitations du roi George V au général Douglas Haig

LONDRES, 7 juillet. — Le roi George V a adressé au général sir Douglas Haig le télégramme suivant :

Veuillez transmettre à l'armée que vous commandez mes sincères félicitations pour les résultats

atteints dans les derniers combats. Je suis fier de mes troupes. Aucune n'aurait pu combattre avec une plus grande bravoure.

Signé : GEORGE V, R. I.

Le général sir Douglas Haig a répondu par la dépêche suivante :

Le gracieux message de Votre Majesté a été transmis à l'armée du nom de laquelle je vous envoie mes remerciements les plus respectueux et les plus reconnaissants.

Officiers et soldats, nous ferons tout notre possible pour continuer à mériter la confiance et les éloges de Votre Majesté.

La supériorité de l'artillerie anglaise

LONDRES, 8 juillet. — Le correspondant de l'Agence Reuter sur le front britannique écrit, vendredi 7 juillet, soir :

La violente lutte qui a commencé aujourd'hui dès l'aube continue. Certaines de nos troupes ont exécuté une brillante attaque sur Contalmaison et ont réussi à s'emparer d'environ 500 prisonniers. L'ennemi a contre-attaqué avec 5 bataillons de la 3^e division de la garde prussienne et a subi de lourdes pertes.

Les prisonniers reconnaissent unanimement l'intensité et la précision de notre feu d'artillerie.

Un cours d'une autre attaque, nous avons pris pied dans le bois de Mametz. Sur la gauche de cette attaque, nos troupes ont avancé dans les environs d'Oxkils et de La Boisselle, améliorant notablement leurs positions.

Dans le secteur nord de notre front, l'ennemi a bombardé violemment des tranchées occupées par les Canadiens.

L'artillerie ennemie s'est également montrée très active près de Loos.

Le remaniement du cabinet anglais

LONDRES, 8 juillet. — Le Daily Chronicle croit savoir qu'au lieu de devenir sous-secrétaire pour la Guerre M. Tennant sera nommé secrétaire pour l'Ecosse.

M. Mac Kinnon Wood remplacera comme chancelier de l'échiquier de Lancastre et secrétaire de la Trésorerie M. Montagu, qui prend le ministère des Munitions.

La presse allemande baisse le ton

Il devient manifeste, même aux yeux des Allemands, que la situation de l'empire s'aggrave jour-nellement.

L'opinion est fortement impressionnée par le succès de l'offensive franco-anglaise et, malgré les communiqués du grand quartier général qui présentent les gains des Alliés comme insignifiants, le peuple s'aperçoit qu'il est trompé sur les faits réels. Il s'inquiète.

Dans les milieux militaires allemands on est fort mécontent de la faiblesse d'attitude de l'Autriche et on reconnaît que l'on n'avait pas prévu que la Russie eût une pareille puissance de récupération.

Maintenant que la France et l'Angleterre attaquent avec des effectifs et un matériel de guerre évidemment supérieurs, il sera, selon eux, impossible à l'Allemagne de donner une aide suffisante aux Autrichiens qui ont suspendu trop tardivement leur téméraire offensive contre l'Italie. Il faut donc s'attendre à voir les Autrichiens repoussés encore plus loin sur le front des Carpates.

En général, les journaux commentent assez brièvement la situation et recommandent au public d'attendre avec confiance et patience.

La Gazette de Francfort écrit :

Il est clair que tout Allemand, aussi bien sur le front que dans l'intérieur, a conscience qu'il s'agit de vaincre ou d'être vaincu, que la bataille n'est pas terminée, que nos troupes seront encore contraintes à de lourds sacrifices et qu'il leur sera encore beaucoup demandé. Nous attendons avec confiance les jours futurs, et nous sommes persuadés que l'espoir de nos ennemis sera déçu par l'endurance de nos soldats et la prudence de nos chefs.

Dans le Vorwaerts, le colonel Gaecke dit que des combats exaspérés se livrent sur tous les fronts d'Europe et qu'ils amèneront probablement la décision de la guerre.

Sur la partie nord du front oriental, une grande offensive semble se préparer. Il semble qu'elle aura lieu au nord des marais du Pripiet. Les attaques se multiplient et le feu d'artillerie augmente. Dans les Balkans, des indices laissent également prévoir qu'une forte offensive de l'armée turque se prépare. L'aide de l'Amérique et du Japon a enfin rapproché la décision de la guerre. L'Angleterre même s'est décidée à mettre toute une armée en jeu. Actuellement, à peu près 14 millions d'hommes en tout, bien armés et bien équipés, mesurent leurs forces dans des combats sanglants.

Le correspondant militaire de la Gazette de Francfort reconnaît que la tactique de l'assailant en Picardie a été beaucoup plus prudente que dans les grandes offensives de Loos et de Champagne. Les progrès ont été réalisés avec prudence, chaque pouce de terrain conquis étant immédiatement fortifié.

AUTOUR DE LA BATAILLE

Dans les ruines de Fricourt

Fricourt, de même que Montauban, n'offre plus que le spectacle de ruines amoncelées dans un désordre formidable qui atteste la puissance des gros obus anglais. Maintenant les Allemands s'acharnent à leur tour à pulvériser ces ruines et à détruire les restes du village. Partout des cadavres. Derrière le parapet éventré, un grenadier allemand tient encore une grenade dans sa main crispée. Plus loin, c'est un groupe de trois fantassins foudroyés pêle-mêle par un obus et à demi ensevelis sous un pan de mur. Dans tous les coins, dans les trous d'obus, ou les cagnas défoncées, des morts, encore des morts. Il fait un temps très lourd et l'air est empesté par leur odeur.

Non loin, la bataille continue. Les Anglais progressent et améliorent leurs positions. Les combats à la grenade sont engagés ; on entend les éclatements répétés des projectiles. Les Allemands bombardent sans cesse la partie ouest du village. Nous regagnons les cantonnements en arrière de la ligne de feu. Dans une localité que nous traversons, il y a un groupe de prisonniers du 188^e régiment d'infanterie prussienne, dont un bataillon entier s'est rendu à Fricourt. Nous nous arrêtons pour les interroger. Je pose les questions suivantes à un de ces prisonniers :

— Pourquoi vous êtes-vous rendus si vite ?
— Nous n'étions pas abrités. L'artillerie anglaise nous décimait. Nous nous sentions dans un tel état d'infériorité qu'il n'y avait rien autre chose à faire, alors nous avons décidé d'agiter un drapeau blanc.

— Est-ce que vous vous attendiez à cette offensive ? Vos chefs vous en avaient-ils parlé ?

— Quand on nous a embarqués, nous croyions partir pour Verdun. C'est en route seulement qu'on nous a appris que nous allions nous battre contre les Anglais.

— Êtes-vous contents de vous être tirés d'affaire ?

Le prisonnier sourit. Il est enchanté, son sourire le dit.

Nous rendons ensuite visite à des troupes qui ont combattu entre La Boisselle et Fricourt et qu'on vient de mettre au repos.

Le général qui les commande me donne quelques précisions sur l'état d'esprit qui les anime : « Malgré le feu des mitrailleuses allemandes qui les gênait considérablement, nos hommes ont sauté le parapet et se sont portés en avant d'un cœur unanime. Ils se sont conduits en guerriers accomplis. Trois sur quatre de mes bataillons sont des bataillons de formation récente. Ils appartiennent à la nouvelle armée. Un seul de mes bataillons est de l'ancienne armée déjà éprouvée en maints combats. Eh bien ! le jour de la bataille, les nouveaux bataillons ne pouvaient se distinguer des anciens. »

Nous inspectons les cantonnements : partout règnent la propreté, la belle humeur. Il y a à peine vingt-quatre heures que ces hommes du York-Shire et du Dankhan ont été retirés des tranchées et déjà leurs visages s'panouissent et reposent prouvent combien grande est leur résistance physique. Leurs propos sont aussi pleins d'optimisme.

Ils sont sûrs de faire mieux encore à la prochaine rencontre et, dans leur langue, ils répètent : « On les aura » (We shall have them).

Deux jours dans les lignes allemandes

Le 4^e juillet, vers 16 heures, un avion d'artillerie lourde, piloté par le maréchal des logis K... et portant son observateur, a pris l'air pour faire de la surveillance au delà de Frise. A la nuit, il n'était pas rentré. On croyait l'équipage tué ou disparu, mais, le 5 juillet au soir, l'observateur, le sous-lieutenant S.-G., rejoignait l'escadrille. Il conte son équipée :

Nous étions à 2.500 mètres environ ; je voyais des éléments de notre infanterie en ligne au delà du bois de Méreanourt ; survolant la région de Biaches, j'avais envoyé des renseignements sur les occupants de ce village. Nous revenons quand, entre Biaches et Foully, nous entendons le bruit d'une mitrailleuse et en même temps je vois sauter le bois de notre carlingue avant. J'anèle la courroie de la mitrailleuse, je regarde en haut, en bas, à droite, à gauche, mais impossible de découvrir le Boche. Cependant, je sens que l'appareil pique à plein moteur vers la terre. C'est de la descente verticale, mais je ne me frappe pas ; je crois à une manœuvre du pilote. Ça continue. Je commence à trouver que mon pilote est joliment long à « redresser ». Je me tourne vers lui. Il ne bouge pas. Je me penche ; je le secoue. C'est en vain ; il est mort. Alors vrai, j'ai eu un moment de peur...

Et puis, j'ai pensé à manœuvrer. Vous dire comment j'ai passé de mon siège sur celui du pilote, ma foi, je n'en sais rien ; je me suis trouvé avec le pied gauche sur le plan inférieur, la main gauche au capot du pilote et, avec la droite, j'ai repris le manche à balai en poussant un peu le corps de K..., dont la tête restait en arrière. L'appareil s'est remis en ligne de

vol, le moteur donnait bien, ça pouvait marcher. Ça pouvait marcher d'autant mieux que les pieds de K... immobiles, maintenaient le palonnier d'aplomb. Mais soudain, je remarque que le réservoir d'essence est percé ; une écume jaunâtre, mélange d'essence et d'huile, s'en échappait. Mauvaise affaire !

J'ai fait piquer l'appareil, pour atterrir, le redressant parfois, enfin descendant en escalier. Quand j'ai vu la terre se rapprocher, j'ai pensé à couper le moteur, mais pas moyen de trouver les manettes d'essence. Alors j'ai coupé le contact du manche à balai, en poussant, j'ai rasé le sol. J'apercevais une corne du bois de Méreanourt. Un choc violent et je me trouve à terre, très étonné d'être intact. Le capotage m'avait envoyé à 5 mètres au moins de l'appareil. J'arrache mon casque d'un coup et je vois K... assis sur un morceau de la carlingue presque complètement arrachée. Je veux dégager le camarade au cou et à ce moment je vois 5 hommes à 100 mètres environ à la limite du bois. Je cours vers eux. Je crie. Je demande un poste de secours. Et à 30 mètres, je pense : « Ils n'ont pas de casque ; ce sont des Boches ». Ils visent, tirent ; je saute par dessus une petite haie et puis dans un boyau plein de branchages, et je cours vers le soleil, vers l'ouest... Je jette ma jumelle, le seul chapeau qui me reste, ma peau de bique, je continue à courir dans le boyau et je finis par me cacher dans un trou d'obus. Une demi-heure à peu près, je suis resté là. Un marmitage soigné tombait sur le bois. Les mitrailleuses donnaient tant qu'elles pouvaient. J'ai soufflé ; j'ai repris le boyau et, ne voyant personne, j'ai continué à me diriger vers l'ouest en rampant. Encore des boyaux vides avec des abris profonds. Je me vois courant sur la banquette de tir, sautant au fond des tranchées, arrachant les fils téléphoniques sur mon passage. Ainsi, j'arrive aux premières maisons de Frise et comme je me réjouissais de me rapprocher de notre ligne, je me trouve dans une ruelle de mitrailleuses. Il faut attendre.

Justement, il y a un magnifique tron d'obus : 2 mètres de profondeur et 8 de diamètre à peu près. Bonne affaire. Je me fourre dedans ; j'y suis resté plus d'un jour et demi, mais chaque fois que j'essayais de lever la tête, les mitrailleuses tapaient. Il y avait devant moi une section française qui me prenait pour un patrouilleur allemand. Je m'endors. Au petit matin, je me réveille et j'allume une cigarette. Aussitôt les balles recommencent à pleuvoir. Je pense : « Zut ! si on ne peut même plus fumer ! » Enfin, je m'occupe en regardant en l'air. Je suis des yeux les avions français ; je leur fais du télégraphe avec mon mouchoir.

Et puis, la nuit. Je dors longuement malgré le craponillage. Je me réveille très tôt le 9 au matin.

Tout de même, je finis par avoir faim. Il y a des ressources. Je machonne de l'herbe à la rosée et làche des coquelicots qui renferment une quantité d'eau extraordinaire. Je vois des escargots ; j'en attrape un petit et je lui arrache une corne ; il rentre dans sa coquille. J'en trouve un plus gros, cette fois l'opération réussit ; je l'avale tout rond comme une bûche et puis un autre bien plus beau avec un corps gris.

Voilà que la canonnade s'éloigne. Je suis devenu prudent, je ne veux plus bouger de mon trou confortable. On viendra me chercher. Justement, j'entends des voix françaises : la capitaine M... de la compagnie de mitrailleuses qui me voulait du mal. Je hurle ; on vient, on me reconnaît. On m'emmène.

LE PEU BRILLANT "SECOND"



On sait que l'Autriche reproche à l'Allemagne de ne pas la secourir, et que l'Allemagne répond en reprochant à l'Autriche son insuffisance militaire. Ce n'est pas d'aujourd'hui que l'Allemagne manifeste son mépris pour son allié. A preuve cette caricature, publiée le 17 juin 1905 par un illustré allemand, « Neue Glücklicher », qui représente l'armée autrichienne entre l'armée allemande et l'armée française.

Histoire anecdotique d'un congrès dont on parla peu

Il vient de se tenir à Lausanne, au Casino de Montbenon, un congrès dont on a peu parlé : celui des « Nationalités opprimées ».

Ce congrès était présidé par M. Paul Otlet, directeur de l'Institut Bibliographique de Bruxelles, et quatre cents délégués des deux sexes y représentaient vingt-trois nations.

Entendons-nous : ils les représentaient de la façon la moins officielle et la plus incomplète. Loin de nous l'intention de suspecter la bonne foi des organisateurs de cette réunion. Mais « l'intérêt » que les Empires du Centre ont pris à cette manifestation, de laquelle l'Entente s'est fort peu préoccupée, avait transformé ce congrès, tenu sous les auspices de la Justice et de la Liberté, en une sorte de guet-apens où l'Alsace-Lorraine, la Belgique, la Transylvanie, bref, toutes les nations opprimées par l'Allemagne et l'Autriche, devaient être définitivement bâillonnées.

Il y avait des Polonais, mais des Polonais germanophiles, de ceux qui se croient opprimés par la Russie, et qui — indice révélateur — excluent de leurs revendications la Pologne autrichienne et la Posnanie.

Il y avait des Lettons qui hurlaient contre Pétrograd, et des Jeunes-Egyptiens qui braillaient contre Londres.

Il y avait des Finnois, des Catalans, des Albanois (?), des Géorgiens (??), des Irlandais...

Mais on aurait vainement cherché les Tchèques, les Polonais de Posnanie, les Italiens de Dalmatie, les Jugo-Slaves, les Croates, les Roumains de Transylvanie et les Libanais.

Des Belges assistaient au congrès, il est vrai, mais leur absence aurait trop facilement démasqué le véritable esprit germanique de la Conférence.

Par contre, les Serbes brillaient par leur absence, ainsi que les Monténégrins et les Luxembourgeois.

« Jamais nous n'avons vu à Lausanne — écrit la Gazette de Lausanne — autant de journalistes austro-allemands qu'à cette Conférence, et le consul d'Autriche-Hongrie y était officiellement représenté. On prétend même que le chef de la censure allemande de Bruxelles a fait tout exprès le voyage de la capitale du canton de Vaud. »

Les agents allemands avaient envahi les différentes salles du Casino. Ils étaient si nombreux qu'on se serait cru à Berlin.

Leur présence, toutefois, ne put empêcher des incidents savoureux.

M. Otlet, qui présidait, nous l'avons dit, le Congrès, prononça au cours de la séance d'ouverture un discours hautement patriotique :

« Ma patrie — dit-il en terminant — est le symbole des peuples sacrifiés, des peuples qui souffrent. »

Cependant que l'assemblée applaudissait à tout rompre, on vit le consul d'Autriche-Hongrie se lever et quitter la salle. Aussi, que faisait-il, le représentant de François-Joseph de Habsbourg, au milieu des peuples opprimés ?

Le baron Rapp, Lithuanien, qui a beaucoup voyagé en Egypte, dit tout ce que ce pays doit aux Anglais et affirma qu'il a une grande dette de reconnaissance envers l'Angleterre et la France.

Les Jeunes-Egyptiens présents n'étaient pas contents.

M. Michel Tséréthelli qui, au nom de la Géorgie, attaqua la Russie, fut vertement admonesté par son compatriote M. Victor Tsvetia, privat-docent à l'Université de Genève.

Enfin, M. Albin Valabrègue obtint un succès bien mérité en s'écriant :

« Voici comment la question se pose : « A quelle heure attaquera-t-on l'Allemagne ? »

Le Congrès s'est séparé après avoir adopté deux ordres du jour qui eurent le don de ne satisfaire personne.

L'Allemagne a encore une fois dépensé inutilement son argent. Pourtant, elle avait fait tout son possible pour réussir. Des invitations avaient été lancées partout.

Une seule était revenue à Berlin avec la mention : Destinataire introuvable.

C'était celle des Arméniens. — G.-G. Z.

BANQUE DE FRANCE

PRETS DE TITRES A L'ETAT

Le Service des prêts de titres à l'Etat est transféré 11, rue Monsigny (au coin de la rue Saint-Augustin).

Les titres sont reçus même non revêtus du timbre français. La bonification de 25 0/0 de revenu assurée au prêteur est payée séance tenante.

La Banque de France envoie gratuitement sur demande la liste des valeurs pouvant être prêtées et les conditions des prêts.

Sur la Somme.— L'activité reprend dans les lignes françaises



LE GÉNÉRAL FAYOLLE PASSE EN REVUE DES AVIATEURS



UNE RUE DU VILLAGE DE DOMPIERRE



UNE MAISON BOMBARDÉE À ESTRÉES



CADAVRES D'ALLEMANDS SUR UN CHAMP DE BATAILLE DE LA SOMME

Malgré le mauvais temps, les troupes anglaises ont continué leur progression et enlevé avant-hier la redoute de Leipzig après avoir occupé plusieurs tranchées. Le calme apparent sur notre front résulte de ce que, très sagement, nos chefs avant de lancer leurs troupes à l'assaut de nouvelles positions font organiser le terrain conquis et avancer la grosse artillerie. Les derniers communiqués français enregistrent un ensemble de faits qui permettent de prévoir une reprise vigoureuse de notre offensive sur la Somme.

(Cliché Section photographique de l'Armée.)

DERNIÈRE HEURE

Les Russes progressent à l'ouest de Tcharatoryisk dans la direction de Kovel

PÉTROGRAD, 8 juillet. — Communiqué de l'après-midi du grand état-major :

Dans la région de la basse Sty, à l'ouest du secteur de Tcharatoryisk, nos troupes, refoulant l'ennemi, ont débouché hier, à la suite d'un combat, sur la ligne du chemin de fer de Gerodak, à la gare de Manevitchi, à Okonsk, à Zagorovka et à Grunziatine.

Dans les combats d'hier, dans le secteur de la voie ferrée, dans la région de la gare de Manevitchi, nous avons capturé 75 officiers, 2.000 soldats.

Au cours de la poursuite de l'adversaire, des charges de cosaques dans la région d'Optovo ont sabré des formations en masse autrichiennes; près de 800 hommes furent faits prisonniers et nous avons enlevé 9 mitrailleuses, dont 3 avec attelages complets.

Les prisonniers continuent à affluer.

Nous enlevons beaucoup de matériel de guerre, des armes et des approvisionnements divers.

Selon des renseignements qui viennent de nous parvenir nous avons occupé les villages de Leschnevka et de Griva au nord, le bourg de Gorodek à dix verstes en avant de Stobod.

Plus au sud et dans le secteur nord du front de Galicie, on ne signale rien, sinon des tirs d'artillerie et le combat qui continue dans la région du village de Douhovya Kortchmi.

A l'est de Monasterijsk, nos troupes ont envahi le village de Gregoreff et fait plus de mille prisonniers.

Sur le front de la rivière Koropetz, violent combat d'artillerie et contre-attaques allemandes et autrichiennes.

Dans la région du village de Mikoulinitche, entre Delatyn et Korosmezo, l'ennemi a exécuté plusieurs contre-attaques que nous avons repoussées.

Sur le front de la Dvina, fusillade.

Au sud-ouest du lac de Narotche, le combat s'apaise et les dernières contre-attaques allemandes n'ont pas modifié la situation ancienne.

Plus au sud, on signale des tirs d'artillerie par endroits.

Dans la région au nord-ouest de Baranovitchi, une tentative de l'ennemi pour prendre l'offensive a été repoussée par notre feu.

FRONT DU CAUCASE

Dans la direction de Bayourti, nos éléments ont encore progressé dans la région du haut Tchokokh.

Une partie de l'armée de Pflanzer se réfugie en Roumanie

LONDRES, 8 juillet. — De Rome au Daily Telegraph :

« On mande de Bucarest que de nombreux contingents autrichiens armés continuent à arriver en Roumanie et sont internés dans un camp de la Dobroudja. Ces fuyards disent que les armées de Pflanzer-Baltin sont réduites à quelques régiments dépourvus d'artillerie.

Les autorités sont impuissantes à réagir contre l'anarchie qui règne dans le pays. »

Un double aveu de la défaite austro-allemande

GENÈVE, 7 juillet. — Dans leur bulletin militaire les journaux de Vienne signalent le recul des troupes austro-hongroises qui combattaient dans le coude du Sty, au nord de Kolki.

Ces troupes, disent-ils, ont tenu tête pendant quatre semaines à des forces ennemies devenues de trois à cinq fois supérieures; elles ont reçu hier l'ordre de ramener en arrière leurs lignes avancées qui étaient exposées à un double enveloppement.

De son côté, la presse allemande s'exprime en ces termes : « Nous avons abandonné le saillant de Tcharatoryisk en raison de la pression supérieure exercée par l'ennemi sur les deux ailes près de Koslinchouwa et à l'ouest de Kolki, et nous avons une ligne de défense plus courte.

Le règlement amiable du conflit américano-mexicain

WASHINGTON, 8 juillet. — Le gouvernement du Mexique a reçu hier du gouvernement des Etats-Unis une note acceptant formellement la proposition du général Carranza de régler au moyen de négociations directes le différend entre le Mexique et les Etats-Unis.

Combats d'artillerie sur le front italien

ROME, 8 juillet. — (Commandement suprême) : Dans la vallée de Ledro, activité insolite de l'artillerie ennemie; quelques obus sont tombés sur Bezzecca.

Dans la vallée de Lagarina, les canons de gros calibre ennemis ont bombardé, dans la journée d'hier, nos positions sur la droite de l'Adige et dans la zone de Zugna.

Notre artillerie a dispersé les colonnes de l'infanterie ennemie dans la vallée de Terragnolo, et a provoqué des explosions près de Rovereto.

Dans le bassin du Haut-Astico, nos troupes ont consolidé les positions que nous avions atteintes et ont poussé les groupes les plus avancés vers les lignes ennemies.

Sur le haut plateau d'Asiago, vive action le long de tout le front.

Dans le Haut-Boite, intense bombardement de l'ennemi contre notre position de Zellenkoffel.

Sur le Carso, dans la nuit du 6 au 7, l'ennemi a tenu sous le feu de son artillerie nos nouvelles positions.

Dans le secteur de Monfalcone, l'adversaire a lancé, à l'aube, deux attaques d'infanterie que nous avons vite repoussées.

Nos avions ont bombardé les positions et les colonnes ennemies au sud de Calliano, dans la vallée de l'Adige, et dans la haute vallée d'Assa. Ils sont tous rentrés indemnes.

SUR LE FRONT DE MACEDOINE

Les Allemands attaquent Ils sont repoussés avec de lourdes pertes

ATHÈNES, 8 juillet. — On mande de Salonique que deux bataillons allemands ont attaqué hier un bataillon français dans le secteur Doiran-Guevgueli.

Les Allemands, malgré leur supériorité numérique, se sont repliés après avoir subi des pertes sérieuses causées par la précision du tir français.

Au cours du combat, des avions allemands, qui opéraient des reconnaissances, ont rebroussé chemin, poursuivis par des avions français.

Les ligues militaires préoccupent le cabinet grec

ATHÈNES, 8 juillet. — La formation de ligues d'anciens militaires s'étend à tout le royaume et revêt un caractère politique plutôt que de solidarité sociale.

Les journaux vénizélistes estiment que dans ces conditions la consultation nationale sera faussée. La question préoccupe vivement le cabinet.

La Patria écrit :

Le parti qui vient de quitter le pouvoir continue ses méthodes de corruption, de violence et de fraude, par lesquelles il entend imposer la terreur aux consciences, mais le parti libéral ne permettra pas, ces agissements, et il opposera la violence à la violence.

La démobilisation s'effectue rapidement

ATHÈNES, 8 juillet. — La démobilisation de l'armée grecque continue activement et sera terminée pour fin juillet (nouveau style) date assignée par la note des Puissances à l'exécution de cette mesure.

"A bas la guerre!" crie la classe ouvrière allemande

ZÜRICH, 8 juillet. — Parmi les manifestes de protestation contre la condamnation de Liebknecht qui ont été répandus dans l'empire, il faut citer celui qui a été distribué à Leipzig :

En voici les principaux passages :

Il faut que les gouvernants apprennent que derrière Liebknecht il y a des milliers d'individus qui, comme lui, crient : « A bas la guerre ! » Comme un roulement de tonnerre, ce cri doit retentir dans tout l'Empire et gagner les tranchées. La dictature militaire a mis la main sur le téléphone et le télégraphe, afin que la vérité ne puisse transpirer; mais cela ne servira à rien. On réussira peut-être à nous ralentir, mais non pas à nous contraindre. La classe ouvrière allemande est debout. La pierre a déjà roulé sur les Jords du ravin par cette première grève de protestation. La lutte n'est pas terminée. Travailleurs, tenez-vous prêts à de nouveaux actes. Il n'y a pas de puissance sur terre qui puisse vous forcer à aller à l'atelier.

A L'EST DE MONTAUBAN les Anglais en lèvent d'assaut une ligne de tranchées allemandes

(Communiqué britannique du 8 juillet)

VINGT-TROIS HEURES. — Aujourd'hui l'action s'est déroulée principalement à l'extrémité de notre aile droite. Nous avons remporté d'importants succès à l'ouest du bois de Bernafay. Après un violent bombardement, nous avons enlevé d'assaut une ligne de tranchées et pris pied dans le bois des Trônes, qui était fortement organisé. Nous nous sommes emparés de plusieurs mitrailleuses et avons fait 130 prisonniers.

L'artillerie française, sur notre flanc droit, nous a fortement appuyés. Les pertes occasionnées à l'ennemi par le feu combiné des artilleries française et anglaise ont été importantes.

Une vigoureuse contre-attaque allemande en masse a complètement échoué sous le feu de nos canons de 18 livres et de 75 français. L'ennemi s'est retiré en désordre. Dans le secteur d'Ovillers le corps à corps continue dans les ruines du village, où nous avons réalisé une avance importante. En dépit du temps mauvais nos avions et nos drachens nous ont rendu de grands services en prenant des photographies et en réglant le tir de nos batteries. Une forte explosion a été constatée dans un dépôt de munitions ennemies et des bombes ont été jetées sur des cantonnements allemands. Un de nos appareils a réussi, quoique endommagé, à soutenir un combat aérien de vingt minutes contre trois avions ennemis, puis à atterrir dans un de nos aérodromes. A cette exception près, très peu d'appareils ennemis ont été vus : tous volaient en deçà de leurs propres lignes.

Vapeur allemand coulé par un sous-marin russe

STOCKHOLM, 8 juillet. — Le vapeur allemand Donta de Stettin, 6.000 tonnes, a été coulé la nuit dernière, par un sous-marin probablement russe, dans la Baltique au large de Ornskoldsvik.

Le capitaine a été fait prisonnier; les 23 hommes de l'équipage se sont sauvés dans un petit village de la côte.

Sous-marin allemand coulé par une mine

LONDRES, 8 juillet. — On mande d'Amsterdam au Daily Mail :

« Un sous-marin allemand, venant de Zeebrugge, a heurté, il y a quelques jours, une mine au large de la côte et a coulé. »

Le Comité secret au Sénat

La Haute-Assemblée a tenu hier sa cinquième séance en comité secret. Elle continuera aujourd'hui.

Les groupes se sont préoccupés, hier encore, de la préparation de l'ordre du jour qui doit clore le débat. Plusieurs conférences ont eu lieu à ce sujet. Les résolutions définitives seront arrêtées pendant la suspension qui aura lieu entre la clôture du comité secret et la reprise de la séance publique.

Comment le commandant Raynal gagna sa cravate de commandeur

Le Journal officiel publie ce matin la citation suivante. On sait que le commandant Raynal, héros de la défense du fort de Vaux, aujourd'hui prisonnier à Mayence, avait été promu, il y a quelque temps, commandeur de la Légion d'honneur.

Raynal, Sylvestre-Eugène, chef de bataillon au 96^e régiment d'infanterie, commandant le fort de Vaux :

« Inutilisamment remis d'une grave blessure et n'ayant pu être remplacé à la tête d'une unité de campagne, a été nommé, sur sa demande, au commandement du fort de Vaux. Isolé dans cet ouvrage par un violent bombardement, a, pendant six jours, repoussé les assauts répétés de l'infanterie ennemie, disputant pied à pied chaque contour, chaque casemate, et maintenant jusqu'au bout, par son exemple énergique, le formidable fermeté de la garnison. »

LES RUSSES ONT QUITTÉ LE CAMP DE MAILLY ET SONT SUR LE FRONT A COTÉ DE NOS SOLDATS



EN QUITTANT LE CAMP DE MAILLY LES TROUPES DÉFILENT
DEVANT UN GÉNÉRAL FRANÇAIS (1) ET LE GÉNÉRAL LOCKVITZKY (2)



UNE TRANCHÉE OCCUPÉE PAR NOS ALLIÉS



MITRAILLEUSES ET MUNITIONS A DOS DE CHEVAUX



LE GÉNÉRAL LOCKVITZKY (X) INSPECTE UNE TRANCHÉE DE PREMIÈRE LIGNE



AU CAMP DE MAILLY - LA BÉNÉDICTION DES TROUPES AVANT LE DÉPART



UNE HALTE SUR LE CHEMIN DU FRONT

Les Russes qui étaient au camp de Mailly en sont partis il y a quelques jours et sont actuellement dans les tranchées. Ils ont entendu, avant de quitter le camp, un solennel service religieux. Sous la conduite de leur chef, le général Lockvitzky, ils ont rejoint avec allégresse leur poste de combat, impatients de lutter contre l'ennemi détesté avec une vaillance pareille à celle que

montrent leurs frères d'armes et de sang sur les champs de bataille du front oriental. Leur arrivée dans nos lignes, à côté de nos poilus, a été l'occasion de scènes fraternelles. Nos soldats ont admiré la belle tenue de ceux qui viennent lutter avec eux et leur ont fait un accueil dont les Russes, officiers et hommes dans le rang, se sont montrés profondément touchés.



L'Humour et la Guerre



LE NOUVEAU JEU... ..DE CARTES



LA CARTOMANCIENNE. — Alors, vous désirez, cette fois, le grand jeu ?

BERTHA. — Ya... le jeu kolossal... tout à fait kolossal... Les tarots...

LA CARTOMANCIENNE. — Oh ! les tarots... n'en parlons plus ; c'était bon avant la guerre. Nous avons mieux, maintenant...

BERTHA. — Vraiment !

LA CARTOMANCIENNE. — Oui, ce bon M. de Bactocki a tout prévu. Il nous a fait rendre nos anciens jeux de cartes.

BERTHA. — Et pourquoi, mein Gott !

LA CARTOMANCIENNE. — Ils étaient si gras, depuis le temps qu'ils servaient !... Alors, n'est-ce pas, nos chimistes les transformeront...

BERTHA. — En potages !...

LA CARTOMANCIENNE. — Vous l'avez dit...

BERTHA. — Moi qui aimais tant la soupe !... Je n'en mangerai plus... du potage au trèfle !... Non, jamais...

LA CARTOMANCIENNE. — Vous craignez qu'il ne vous soulève le cœur...

BERTHA. — Non, ne plaisantez pas... Ces choses sont trop tristes... Alors, plus de cartes ?...

LA CARTOMANCIENNE. — Mais si, au contraire, un jeu tout neuf... avec lequel je vous dirai tout ce que vous désirez savoir... Le voici... tenez, coupez.

BERTHA. — De quelle main ?

LA CARTOMANCIENNE. — De la droite, pour commencer... Là... coupez encore, de la gauche, cette fois... bon... je compte : une, deux, trois... voici pour vous, la carte du pain... c'est du bonheur pour la maison...

BERTHA. — Nous aurons du pain !... du vrai pain, au moins ?... parce qu'on en fait de si drôle !...

LA CARTOMANCIENNE. — Quatre, cinq, six... je retourne... attention... c'est la carte de graisse.

BERTHA. — De la graisse !... Oh ! vraiment... voilà qui est tout à fait koossal !... Mon mari qui aime tant la graisse sur les tartines !...

LA CARTOMANCIENNE. — Attendez... Hélas ! non... C'est mauvais signe.

BERTHA. — Mauvais signe !... Et pourquoi, mein Gott ?...

LA CARTOMANCIENNE. — Parce que la carte de graisse est suivie d'une carte de carottes... Je vois



un militaire barbu, avec des lunettes d'or, qui vous carotte la graisse...

BERTHA. — Alors, plus de tartines !...

LA CARTOMANCIENNE. — Le pain est bon... il vous restera, car le méchant homme disparaît, sans le voir... Mais voici la carte du sucre...

BERTHA. — Quel bonheur !... Mon petit Fritz qui pleure tous les matins pour en avoir dans son café...

LA CARTOMANCIENNE. — Sept, huit, neuf... Le jeu se gâte... Je ne vous vois pas sortir...

BERTHA. — Mein Gott !... Faites-moi vite sortir...

LA CARTOMANCIENNE. — Voici la carte des saucisses... Oh ! les belles saucisses !...

BERTHA. — Avec la choucroute ?

LA CARTOMANCIENNE. — Non, la choucroute ne sort pas... Mais voici la carte de beurre... Ah ! quel malheur... celle des pommes de terre la suit...

BERTHA. — C'est mauvais signe ?

LA CARTOMANCIENNE. — Evidemment. Si elle l'avait précédée, c'eût été excellent, parce que, n'est-ce pas, la pomme de terre appelle le beurre, comme le lapin les pruneaux... Mais elle suit... donc pas de beurre...

BERTHA. — Ni choucroute, ni beurre !... Mein Gott !... Et la chandelle ?...

LA CARTOMANCIENNE. — Voici la carte des légumes... C'est bon signe... Un militaire vous donnera de ses nouvelles... Légumes secs... riz et lentilles... Ce n'est pas trop mauvais...

BERTHA. — Vraiment ?... Mais c'est bien sec.

LA CARTOMANCIENNE. — Attendez... Voici le paquet de la consolation... Coupez de la main gauche... Une, deux, trois... carte du savon... affaires du cœur... c'est un mariage...

BERTHA. — Pour fraülein ?...

LA CARTOMANCIENNE. — Un mariage avec un militaire.

BERTHA. — Un blond ?... Un brun ?

LA CARTOMANCIENNE. — Nous allons le savoir...



ça fait trois marks

Tirez au hasard une carte, dans ce tas... Merci... donnez-la moi... Bon, carte du bois... sapristi !...

BERTHA. — C'est un blond ?

LA CARTOMANCIENNE. — Non, il a une jambe de bois...

BERTHA. — Pauvre fraülein !... Enfin, si elle se marie, c'est déjà quelque chose...

LA CARTOMANCIENNE. — Et pour finir, je tire la bonne... Mein Gott !... La carte de l'ours... l'ours danse la gigue devant un soldat français... C'est du malheur pour le pays... Les Alliés entreront à Berlin...

BERTHA. — Vraiment ?... Après toutes nos victoires... Mais alors ? Vous ne voyez plus rien ?...

LA CARTOMANCIENNE. — Non, c'est fini.

BERTHA. — Et... ça fait ?...

LA CARTOMANCIENNE. — Trois mark pour servir...

BERTHA. — C'est kolossal !

LA CARTOMANCIENNE. — Vous trouvez ?... Un si beau jeu !... Revenez me voir dans quinze jours, j'aurai de nouvelles cartes... Carte du fil, des allumettes, de la salade...

BERTHA. — Oh ! non ; ça finirait encore par une salade russe...

N. B. — Ai-je dit que la scène se passe à Berlin — mais qui ne l'a deviné — chez la célèbre cartomancienne... Mais non, je ne dirai point son nom, car elle aurait des ennuis, et il ne faut point faire battre une cartomancienne — fut-elle boche — même avec son jeu de cartes.

Armand Charpentier

(Dessins de Hautot.)

Ayuntamiento de Madrid

Journaux du Front

GRAND CONCOURS DES JOURNAUX DE L'ARRIERE

Du Zouzon, journal des zouaves (20^e bataillon, secteur postal 21) :

Le Zouzon ouvre entre tous les journaux de l'arrière un grand concours. Les prix seront décernés de la façon suivante :

1^{er} prix. — A celui qui a le plus souvent annoncé la landing en Bochie : un voyage gratuit en Bochie.

2^e prix. — A celui qui a le plus souvent annoncé la fin des réserves boches : une paire de canards.

3^e prix. — A celui qui a le plus souvent annoncé la prochaine offensive : un séjour gratuit de huit jours dans les tranchées de première ligne.

4^e prix (Prix de Consolation). — A celui qui n'a pas été censuré : un fourreau pour les épaulettes d'Anastase.

Envoyez des collections complètes comme justificatifs. Clôture du concours : un mois avant la fin de la guerre.

REGLAGE DE TIR

Du Canard du Boyau (74^e demi-brigade, secteur postal 93) :

Les crapouillots viennent de lancer trois torpilles. Un artilleur observe les effets du tir. Les torpilles sont tombées trop loin de la tranchée : 25 mètres environ. L'observateur téléphone aussitôt à la pièce :

« Reculez la pièce de 25 mètres ! »

BLESSURE AVANTAGEUSE

Du Camouflet (organe des sapeurs du 7^e génie, Cie 15/7, secteur postal 163) :

Un poilu ayant eu un œil crevé par une balle se contenta de répondre à quelqu'un qui s'apitoyait sur son sort : « Pas la peine de me plaindre ; avec un œil, je puis vous en voir deux, tandis qu'avec vos deux yeux, vous ne pouvez jamais m'en voir qu'un. »

QUELQUES COMMUNIQUES

De La Trompette des Marécages, organe des poilus de Salonique :

FRONT FRANÇAIS. — La pénurie de viande se faisant sentir de plus en plus dans l'armée du krapprinz, celui-ci a autorisé ses troupes à avaler la cote 304 et la carcasse du Mort-Homme.

FRONT BALKANIQUE. — On annonce que le zeppelin qui est tombé au Vardar est cet accident de façon volontaire : ce n'était qu'un faux zeppelin envoyé de France pour épater les Saloniciens (communiqué par l'agence Wolff).

On ajoute que les Français, craignant une attaque ennemie, ont fait déborder le Vardar, en y jetant les eaux grasses et des débris de cuisine.

LES COMMERÇANTS RUINES

Du Rire aux Eclats (74^e division d'infanterie, secteur postal 195, journal périodique de la vie au front, qui déclare : « Nos manuscrits sont français, ils ne se rendent pas », et qui ajoute : « Dis-cton : face à l'ennemi. Ce journal ne doit pas être crié » :

La guerre, si elle a enrichi certains trafiquants, aura ruiné un grand nombre de négociants jadis des plus prospères. Tout le monde sait, en effet, que depuis le vote de la loi interdisant la vente de l'alcool, les entrepreneurs de transport au cerveau sont plongés dans la plus noire misère.

Juste retour des choses d'ici-bas !

AVIS UTILE

Du Cri de guerre, journal du 23^e territorial (gérant : Emmanuel Bourcier) :

Prière d'envoyer les mandats en espèces sonnantes, le concierge étant dur d'oreilles.

DOUBLE VOE

Du Poilu (secteur postal 12) :

Un brave territorial arrive chez lui en permission de six jours. Allégresse et fête générale. Après le repas, devenu loquace, il donne des conseils à son gargon :

— Sois sage, mon petit... Il ne faut pas trop manger... ni trop boire... L'ivrognerie est ignoble... elle dégrade... Elle... Tiens ! regarde donc ces deux hommes qui passent.

— Mais, papa, dit l'enfant, il n'y en a qu'un.

LES EMBRISQUES

De l'Echo des Gourbis (131^e territorial de campagne, secteur postal 53) :

On appelle, dans certains régiments, les soldats qui portent les brisques, glorieuse preuve de leur présence au front, les embrisqués. Embrisque, embrusqué, les deux mots se ressemblent, mais pas les hommes qu'ils désignent.

SITUATIONS

Brochure envoyée franco
PIGIER rue de Rivoli 53, Paris.

L'Humour et la Guerre



UN HOMME COMPETENT

— Si j'étais « commissaire aux armées », partout où j'irais j'me chargerais d'écouter l'pinard.

(Luc Syl.)



CANTONNEMENT DE GUERRE

— Monsieur le Maire, j'ai huit cents hommes à loger chez vous !

(La Buse : dessin exécuté sur le front, par O. Pavle.)



SUR LE FRONT RUSSE

— C'est moi, l'Autrichien que vous n'avez pas encore fait prisonnier !..

(Léo Lechevalier.)



JOUR DE VIANDE EN BOCHIE

Monsieur a sans doute reçu de mauvaises nouvelles. Monsieur pleure sur son beefsteak. C'est pour l'attendrir !

(Mantredini.)

LES CONTES D'EXCELSIOR

L'évadé

Jean Brénin embrassa le sergent Glaner et le caporal Lardier, qui, depuis un an que durait leur captivité, lui avaient donné des preuves particulières d'amitié, serra la main de tous ses autres compagnons, puis se glissa, sans bruit, hors du baraquement.

Il faisait une nuit noire, sinistre, tout à fait propice à une évasion. Une pluie froide s'abattait par rafales violentes. Un vent glacial gémissait interminablement, et ses hullements lugubres semblaient la plainte exhalée par tous les prisonniers qui souffraient en Allemagne.

Jean, malgré les ténèbres, distingua confusément le factionnaire, qui s'était réfugié dans sa guérite. Il passa, en rampant, à quelques pas de lui, atteignit, sans encombre, la palissade, l'escalada, sauta lestement, et gagna du champ.

La Hollande était à une trentaine de kilomètres. Il eut la chance de ne pas s'égarer, et, quand l'aube parut, il s'aperçut, avec une émotion indicible, qu'il avait franchi la frontière... Le poteau était là, derrière lui, à plusieurs centaines de mètres.

Sans effort, il se représenta la fureur du commandant du camp, lorsqu'il apprendrait sa disparition. Il écumerait de rage, ce gros major Steinkopf, dont la ronde face apoplectique, rouge foncé, donnait l'impression d'une tomate trop mûre. Il hurlerait sa colère aux quatre points cardinaux. Et, pendant quelques jours, les tristes captifs subiraient les effets de sa fureur. Pour la moindre vétille, ils seraient frappés et verraient leur maigre ration diminuée encore. Mais ils accepteraient, avec résignation, ce surcroît de sévices, car ils comprendraient qu'ils payaient ainsi la rançon de son bonheur... Ah! les braves cœurs, qu'il venait de quitter!

Jean Brénin observa que c'était à eux qu'était allée sa première pensée d'homme libre. Mais il ne s'en voulut pas de s'être attendri sur ses camarades de misère, au lieu d'imaginer la joie qu'allait causer son retour imprévu. Pourtant, il les chérissait passionnément les êtres qui l'attendaient, là-bas, dans son village de Bretagne: sa vieille maman, aux mains jointes, sa femme si dévouée, un peu grave, et ses deux garçons, dont la guerre avait apaisé la turbulence. Ah! certes, ils méritaient bien d'acquiescer toute sa tendresse!... Cependant, désormais, aux heures difficiles, d'autres figures passeraient aussi devant ses yeux. Il reverrait le sergent Glaner, il reverrait le caporal Lardier, il reverrait tous ceux qui, dans la géhenne du camp allemand, lui avaient révélé la magique douceur de la fraternité...

Quelques heures plus tard, il se délassait dans une chambre d'un très modeste hôtel... Mais, avant de

toucher au repas qui lui avait été servi, il commençait une lettre...

Ma chère femme,

Vers la fin de la semaine, je serai dans tes bras!... Ouil! Tu as bien lu! Je serai dans tes bras!... Je suis parvenu à m'évader...

Il écrivait des pages et des pages, luttant contre le sommeil, qui engourdissait sa main et son esprit, et, par instant, lui fermait les yeux. Il était recroquevillé, il lâcha sa plume, et, se renversant dans son fauteuil, il s'endormit.

Des coups, frappés contre la porte, le réveillèrent en sursaut. Il demeura un moment hébété, ne comprenant pas comment il se trouvait là. Puis la mémoire lui revint — et il sourit... Son regard rencontra la pendule, et, stupéfait, il apprit qu'il avait dormi près de six heures.

De nouveau, des coups résonnèrent — plus impératifs. Il se hâta d'aller ouvrir... Il eut un haut-le-cœur. L'homme à face de dogue qui se présentait à lui, il l'avait vu plusieurs fois rôder dans le camp et causer familièrement avec le major Steinkopf. Il savait que c'était un des innombrables espions postés, par l'Allemagne, dans les villes frontalières des Etats voisins, et il l'avait remarqué à cause de sa figure bestiale, féroce, qui rappelait celle de Bismarck.

Derrière la broussaille des sourcils trop abondants, les yeux du Boche flambèrent.

— Ah! ricana-t-il. Je vois que vous me reconnaissez!

Brénin riposta:

— Un visage de canaille, un visage d'espion, ça ne s'oublie pas facilement.

— Espion?... Exact!... C'est d'ailleurs ce qui m'a valu de connaître votre évasion. J'ai reçu, ce matin, du major Steinkopf l'ordre de vous retrouver et de vous ramener.

Déconcerté par l'assurance de l'Allemand, Jean Brénin ne répliqua pas. Une angoisse subite lui serrait la gorge. Il pressentait quelque infamie atroce...

L'homme sortit sa montre.

— Il est trois heures, dit-il. Si, à la chute du jour, vous n'êtes pas de retour au camp, vingt prisonniers de votre baraquement seront fusillés.

Implacable, le Boche continua:

— Les vingt prisonniers destinés au peloton d'exécution seront, bien entendu, choisis parmi vos meilleurs camarades... Je vous accorde dix minutes pour décider de leur sort...

Jean Brénin se ressaisit.

— Soit! répliqua-t-il. Aussitôt rentré en France, j'informerais mes chefs de ce nouveau crime. Les représailles seront immédiates. Un nombre égal des vôtres...

L'homme à face de dogue haussa les épaules.

— Ah! Ah! ricana-t-il. Je suis bien tranquille. Jamais vos chefs ne rendront un pareil verdict, sur la foi de votre seul témoignage!

Jean comprit que le misérable avait raison, et, découragé, il baissa la tête.

— Il ne vous reste plus que cinq minutes! dit l'Allemand.

Jean Brénin n'hésita pas.

Il alla prendre sur la table la lettre qui eût été portée tant de joie à ceux qui, chaque soir, là-bas, priaient pour lui... Puis, lentement, il la déchira...

Alors, très pâle, se raidissant contre l'émotion qu'il étreignait, il se tourna vers l'espion:

— Je vous suis! prononça-t-il d'une voix ferme.

E.-G. Gluck.

UN HOMMAGE AUX COMBATTANTS

Sur la proposition de M. Henri Welschinger, l'Académie des Sciences morales et politiques a adopté à l'unanimité la motion suivante:

L'Académie des Sciences morales et politiques qui n'a cessé depuis le commencement de la guerre de s'associer au pays tout entier dans un commun éloge, pour l'héroïque résistance de nos armées aux envahisseurs du territoire français, envoie aux vaillants soldats de Verdun, de Champagne, de Picardie et des autres fronts la nouvelle expression de ses sentiments de respect, de gratitude et d'admiration, ainsi qu'aux officiers, aux généraux et à leur généralissime.

La guerre financière

Sur tous les fronts, les armées alliées prennent l'initiative des mouvements; renforçons plus que jamais notre action en apportant au pays le concours financier le plus complet. C'est ce concours financier que de hautes personnalités réunies récemment en un comité national nous invitent à donner largement.

Tout en voulant provoquer un nouvel afflux de versements d'or à la Banque de France, ce comité se propose de stimuler des souscriptions toujours plus nombreuses aux Bons et aux Obligations de la Défense nationale.

Nous avons certes beaucoup fait déjà. Nous avons pu maîtriser l'ennemi et, en certains points, le faire reculer; mais il nous reste encore à faire, et à l'heure où Français, Anglais, Russes, Italiens, Serbes redoublent d'efforts il faut donner au Trésor toutes facilités pour accroître la puissance d'action de nos combattants.

Souscrivons donc le plus possible aux Bons de la Défense nationale; renouvelons ceux que nous possédons, lorsqu'ils arrivent à l'échéance du remboursement.

Continuons aussi à souscrire aux Obligations de la Défense nationale délivrées du 1^{er} au 15 juillet, au prix de 96 fr. 30 pour un titre de 100 francs.

Les paiements des coupons du 1^{er} juillet — date à laquelle se trouvent de copieuses échéances, particulièrement celle du 3 0/0 perpétuel — rejettent dans la circulation des centaines de millions de francs, et la plus grande partie de ces centaines de millions doit venir au Trésor.

Collaborons de plus en plus avec nos soldats, c'est le pays qui nous le demande!

FEUILLETON D'EXCELSIOR DU 9 JUILLET 1916

LA CAGE D'ACIER

Roman inédit

PAR

MAURICE LANDAY

CHAPITRE XVII

Qui est la suite du précédent

De très bonne heure il était venu en France, c'est-à-dire vers sa quinzième année, après avoir terminé ses études dans un pensionnat des environs de Londres; études qui avaient été excellentes et qui lui avaient valu toutes les récompenses auxquelles peut prétendre un collégien studieux.

Orphelin de père et de mère, n'ayant jamais goûté aux mille tendresses dont sont comme abreuvés les enfants, ordinairement, il avait grandi seul — c'est une façon de parler — et son cœur, loin de s'endurcir au fur et à mesure que s'écoulaient pour lui, douloureusement solitaires, les années de prime enfance, s'était splendidement épanoui.

Jack Arvinson, dès son plus jeune âge, était d'une bonté proverbiale...

Cette bonté ne devait que s'accroître.

A son arrivée en France, il resta quelque peu

perplexe quant à la façon dont il allait gagner sa vie.

Certes, il possédait quelques revenus, mais cela ne lui suffisait point pour vivre.

Sa taille lui fermait bien des portes.

D'autre part, il n'avait appris aucun métier et ce ne fut pas sans une certaine appréhension qu'il commença d'errer sur le pavé de la grande ville.

En cherchant bien et avec beaucoup de persévérance, il finit par trouver une place de commis aux écritures chez un quincaillier de la rue des Martyrs, à deux pas de l'avenue Trudaine, à deux pas aussi du Montmartre littéraire, du Montmartre des bons cabarets et des cénacles...

La Providence venait de le placer sur la route qui devait le mener à la célébrité artistique, d'abord, et... à Charleston ensuite...

Un soir qu'il se trouvait assister au spectacle, chez notre national Fursy, il se sentit soudain pris du désir de taquiner la Muse...

Rentré chez lui, enfermé dans sa petite chambre de la rue Ravignan, sa fenêtre grande ouverte sur le proche et grandiose horizon de la Ville Lumière, il se prit à rever longuement.

Toute la tendresse, toute la douce philosophie qui était déjà en lui éprouvèrent le besoin de se manifester...

Machinalement, presque instinctivement, il prit son calepin de notes commerciales, son crayon qui, jusqu'ici, ne lui avait servi qu'à inscrire des commandes d'articles de ménage ou d'outillages divers, et, le regard perdu dans un rêve poétique, les yeux mi-clos, inspiré, il écrivit à tâtons ses premiers vers, naïfs et charmants:

... On est tout petit... Cependant,

D'âme et de cœur on se sent grand

Et moins méchant

Que tant d'autres trop grands...

... Petit cœur et petite âme...

Petits d'enfant, mais de femme...

Tant mieux! car grandes douleurs et grands chagrins

Grâce à cela seront toutes et tous demain

Moins grands sur les très longs chemins

de la vie, aux grands inclemences...

Et, pour les petits, moins méchants...

On est tout petit... Cependant,

D'âme et de cœur on se sent grand!

Elle jusqu'à l'aube il avait jeté des vers et des vers...

Lorsque les premières lueurs du jour étaient venues le surprendre, il s'était assoupi.

A son réveil, il s'était senti tout guilleret et jamais il ne s'était rendu à son travail de meilleur humeur...

Le soir, timidement, il s'en était allé dans un café où il fréquentait parfois, et, tout bredouillant, s'était approché d'un « poète » qu'il connaissait de vue, Maurice Méral, brave cœur, délicieux camarade, et lui avait tendu « son œuvre » d'une main tremblante.

Deux heures après, il prenait l'estrade aux Quai Zart's et son succès était de bon augure.

Jack Arvinson avait trouvé sa voie...

Jack Arvinson venait d'être sacré « Benjamin » des chansonniers.

A partir de ce moment-là, la vie lui devint élémentaire.

Il ne se contenta pas de chanter, il joua la comédie.

Et puis, les années coulèrent laborieuses, joyeuses et prospères.

... Mais, coup de tonnerre, la guerre européenne éclata... surprenant les plus avertis.

A l'annonce de l'ouverture des hostilités, Jack Arvinson, lui si tout à la joie de vivre, si boute-en-train, d'ordinaire, devint sombre, taciturne...

Tous droits de reproduction, traduction, adaptation théâtrale et cinématographique rigoureusement réservés pour tous pays, y compris la Suède et la Norvège.

LES EPHIMERIDES DE LA GUERRE

SAMEDI 1^{er} JUILLET

FRONT FRANÇAIS. — A l'est de la cote 304, nos contre-attaques nous rendent l'ouvrage et le terrain que nous avions perdus. Les Allemands pénètrent à nouveau dans la redoute de Thillemont, que nous leur reprenons. Au nord et au sud de la Somme, l'action offensive franco-britannique s'empare des premières positions allemandes. Nous nous établissons aux abords des villages de Hardécourt et de Curin (nord), reprenant que les villages de Dénapière, Bequincourt, Bussey et Fay (sud) tombent entre nos mains.

FRONT BRITANNIQUE. — Au nord de la Somme, les Anglais pénètrent dans le système avancé des défenses allemandes sur un front de 25 kilomètres 1/2. Sur la rive droite, ils s'emparent des tranchées allemandes sur un front de 7 milles et une profondeur d'un millier de yards, prenant les villages de Moutierhen et de Mametz.

FRONT RUSSSE. — Nos alliés prennent Kolomea. (217.000 prisonniers au total).

FRONT ITALIEN. — Les Italiens occupent le mont Majo et enlèvent plusieurs positions.

DIMANCHE 2 JUILLET

FRONT FRANÇAIS. — Nous prenons les villages de Curin et de Frise, une carrière et le bois de Méreaucourt dans la Somme. Nombreuses reconnaissances heureuses en Champagne. L'ennemi ayant pris pied dans quelques-uns de nos éléments avancés est rejeté. Sur la rive gauche de la Meuse, coup de main favorable sur les pentes du Mont-Romane.

FRONT BRITANNIQUE. — Au nord de la Somme, des contre-attaques vigoureuses obligent les Anglais à évacuer quelques points. Coup de main au nord de Souchez et d'Auchy-la-Bassée. Progression à l'est de Ercourt. (2.560 prisonniers).

FRONT ITALIEN. — Les Italiens occupent les pentes méridionales du mont Saluggio et prennent de nouvelles tranchées dans les secteurs de Sellz et Montalcone.

LUNDI 3 JUILLET

FRONT FRANÇAIS. — Au sud de la Somme, nous occupons, sur un front de plus de 5 kilomètres, les deux lignes de tranchées de la seconde position allemande. Nous prenons le bois de Méreaucourt, Asseville, Rusecourt et Flaucourt. Nous faisons plus de 8.000 prisonniers. Coup de main heureux au bois Verlot (région de Lassigny). Les Allemands s'emparent de Damloup, que nous reprenons (rive gauche de la Meuse).

FRONT BRITANNIQUE. — Les Anglais entrent dans La Boisselle. Au sud de Thiepval, nos contre-attaques leur enlèvent une partie des positions conquises. (4.300 prisonniers).

FRONT RUSSSE. — Nos alliés s'emparent de nouvelles positions à l'est de Kolomea (11.500 prisonniers nouveaux). Sur le front du Caucase, dans la région du Tchoukoup supérieur, ils enlèvent plusieurs lignes de positions turques.

FRONT ITALIEN. — Dans la vallée de la Pésina, les Italiens occupent un éperon au nord-ouest du mont Fruchio, Molino, dans la vallée de Zaca, Sente-Lari, dans la val du Eredo.

MARDI 4 JUILLET

FRONT FRANÇAIS. — Entre l'Avre et l'Aisne, nos reconnaissances pénètrent dans les lignes ennemies jusque dans les tranchées de soutien. Au sud de la Somme, nous nous emparons des bois situés entre Asseville et Warloux et des villages de Belloy-en-Santerre et d'Alvillers (144 prisonniers). Sur la rive gauche de la Meuse, les tentatives ennemies échouent. Sur la rive droite, l'ennemi s'empare, pour la quatrième fois, de l'ouvrage de Thillemont.

FRONT BRITANNIQUE. — Les Anglais s'emparent d'un bois et exécutent des coups de main heureux. Ils occupent en entier la Boisselle. Ce qui restait d'un bataillon ennemi se rend près de Ercourt. (Plus de 5.000 prisonniers au total).

FRONT RUSSSE. — L'offensive du général Evert se développe (1.450 prisonniers). Dans la direction de Kolomea, nos alliés enlèvent Potok-Gorny et font des prisonniers (2.772 dans cette région).

FRONT ITALIEN. — Les Italiens complètent l'occupation du mont Cargari.

MERCREDI 5 JUILLET

FRONT FRANÇAIS. — Nous enlevons les pentes sud du mamelon au nord de Curin et la seconde position allemande à l'est. Hémis tombe entre nos mains, ainsi que la ferme de Monacu. Au sud de la Somme, nous nous emparons de la ferme Sormont et de toute la région avoisinante. Nous dégageons le village d'Estrées, où l'ennemi avait pénétré. Sur un front de 10 kilomètres, toute la seconde position au sud de la Somme est en notre pouvoir.

FRONT BRITANNIQUE. — L'avance britannique s'accroît sur certains points (total des prisonniers depuis cinq jours : 6.000 hommes).

FRONT RUSSSE. — Le village d'Ekmovitchi, à l'est de la gare de Baranovitchi, reste au pouvoir des Russes. Au nord-ouest de la gare de Tcharovysk (région de Voïlka-Galouzyaskala), ils prennent un élément puissamment fortifié. A l'ouest de Kolki, ils s'emparent de la première ligne de tranchées (région du village de Tournai).

FRONT ITALIEN. — Les Italiens gagnent le sommet du mont Corna. Dans le bassin du Haut-Asico, ils conquièrent les crêtes du mont Saluggio.

JEUDI 6 JUILLET

FRONT FRANÇAIS. — L'ennemi nous enlève deux petits bois au nord de la Somme et nous en prenons un au nord-est de Hém.

FRONT RUSSSE. — Les Russes enlèvent une batterie ennemie dans la région de Kostoukhovka (372 prisonniers). Au nord-ouest de Raznitchi, sur le Syz, ils prennent deux canons (2.200 prisonniers). Au nord-est de Groustine, ils s'emparent de tranchées ennemies (500 prisonniers). En Galicie, ils culbutent l'ennemi et approchent des rivières Korypiz et Sachodolek (5.000 prisonniers). Dans la direction de Baranovitchi, les combats sont à leur avantage et les contre-attaques ennemies sont brisées (3.114 prisonniers).

FRONT ITALIEN. — L'adversaire se repliant dans la vallée de l'Adige et le bassin du Haut-Asico, évacue ses dernières positions sur le massif de Prima-Lunetta, dans la vallée de Campello.

VENREDI 7 JUILLET

FRONT FRANÇAIS. — Au bois Le Frêre, l'ennemi est rejeté d'un élément de tranchée où il avait pris pied, et nous effectuons un coup de main heureux. A Thillemont, une contre-attaque nous remet en possession de nos éléments avancés.

FRONT BRITANNIQUE. — Au nord-est de Thiepval, l'ennemi reprend 300 mètres de terrain. Au sud, les Anglais s'emparent de l'ouvrage puissamment fortifié dit redoute de Lepriz et environ 500 mètres de tranchées devant Ouliers. Progression anglaise à l'est de La Boisselle. Les Allemands sont chassés de deux bois et de trois lignes de tranchées au nord de Ercourt (700 prisonniers à l'est de Contalmaison). Conséquences, pris par les Anglais, a dû être évacué à la suite d'une violente contre-attaque.

FRONT RUSSSE. — Nos alliés enlèvent les premières positions allemandes dans la région des lacs, encerclent Baranovitchi et défont l'ennemi près de Kolki (7.715 prisonniers). Les Allemands sont refoulés au sud du Dniester.

FRONT ITALIEN. — Les progrès italiens continuent vers Rio Predda et l'Asico. Sur le haut plateau des Sette-Comuni, les Italiens s'emparent des positions principales de l'ennemi, près de Casera-Tobbio et de Fulga-Pozzo (350 prisonniers).

Faits divers

PARIS

Ecrasée par un tramway. — Dans la matinée d'hier, une femme, paraissant âgée de soixante ans environ, a été tamponnée par un tramway de la ligne Aubervilliers-La Courneuve, au moment où elle traversait le carrefour dit des « Quatre-Routes ».

La malheureuse a eu le crâne fracturé et est morte sur le coup.

On a trouvé dans ses vêtements des papiers au nom de Louise Gourdin, veuve Tridon, mais sans indication de domicile. En conséquence, le cadavre a été transporté à la Morgue.

Les trous de Paris. — A 7 heures, hier matin, une excavation de 1 mètre 50 de diamètre et de 25 centimètres de profondeur s'est produite sur la chaussée, en face du numéro 4 de la rue Benjamin-Constant.

ÉTRANGER

Arrestation d'un caissier. — La police anglaise a arrêté, sur les indications de la Sûreté parisienne, un nommé Louis Chabot, qui s'était enfui de Paris, il y a environ un mois, après avoir dérobé une somme de 200.000 francs à la société où il était employé comme caissier.

TRIBUNAUX

Vol au préjudice de l'État

Devant le deuxième conseil de guerre comparaissent le sergent Guesdon, le caporal Vioq et les chefs de chantier Nollin et Landru, inculpés de faux au préjudice de l'État. Ces deux derniers, qui dirigeaient les travaux pour la construction de tranchées d'arrière-garde à Herblay, avaient porté sur les listes d'embarquement des ouvriers absents. Arrêtés, ils avaient déclaré avoir agi à l'inspiration du sergent et du caporal avec lesquels ils partageaient les sommes perçues indûment.

Après plaidoiries de M^{rs} Lœwel et Augustin, Nollin a été condamné à cinq ans de prison et Landru à trois ans de la même peine. M^{rs} Maurice Garçon, qui défendait le sergent Guesdon et le caporal Vioq, a démontré l'innocence de l'accusation portée contre eux et a obtenu leur acquittement.

Confiance mal placée

En juillet 1915, un officier de marine, héros de Dixmude, M. Monot, officier de la Légion d'honneur, confiait, au moment de partir pour les Flandres, à Mlle Marcelle Guyon, un certain nombre d'objets constituant des souvenirs de voyages, ainsi qu'une liasse de titres représentant 90.000 francs.

Quelques mois plus tard, l'officier réclamait les valeurs à Mlle Guyon. Cette dernière se borna à répondre qu'elle avait dépensé une grande partie des titres, qui, disait-elle, lui avaient été remis en cadeau.

— C'était un dépôt et non un cadeau, déclara M. Monot.

Plainte fut déposée contre la jeune femme, que la dixième chambre correctionnelle a condamné hier à dix-huit mois de prison et 500 francs d'amende.

Blessés, Anémisés



retrouvent
SANTÉ, VIGUEUR, FORCES
par l'emploi du

VIN de VIAL
au Quina, Viande
et Lacto-Phosphate de Chaux

Son heureuse composition en fait le plus puissant des fortifiants et le meilleur des toniques que doivent employer toutes personnes débilitées et affaiblies par les angoisses et les souffrances de l'heure présente.

DANS TOUTES LES PHARMACIES

En quarante-huit heures, tout le pénible de sa situation lui apparaît...

Lui, qui, dans sa touchante élan de son cœur, s'était fait naturaliser Français, se voyait relegué dans le clan des mutiles, des bons-à-rien...

L'exiguité de sa taille le condamnait au rôle de spectateur du grand drame qui allait se jouer.

Il « n'y avait rien » pour lui dans cette « pièce-à-... »

Son cabaret, brusquement fermé, sa raison d'être, son métier d'amusateur public n'existant plus, il s'enferma bientôt chez lui, ne répondant pas, de parti pris, aux amis qui le venaient voir...

Le spectacle de la rue, grouillante de braves accourant au front de combat, lui était insupportable...

Les trois premiers jours de la mobilisation il les passa à errer de la gare du Nord à la gare de l'Est, de la gare de Lyon à la gare de l'Ouest...

La gare de l'Est, surtout l'attrait comme un aimant attire l'égotisme...

Bonsaï, étouffé, pris dans le flux et le reflux de la foule, il parvenait, sans sans peine, à se faufiler jusqu'au terre-plein des tramways de Montrouge-gare de l'Est et, une fois là, pris en pitié par quelques-uns qui s'effaçaient devant lui en le gonant atrocement de leurs regards de pitié, il restait des heures à voir défiler le flot magnifique des milliers de « Chair à canon » qui semblaient happés par cette gare, véritable goule insatiable...

A chaque instant des larmes obscurcissaient son regard...

Une femme, en pleurs, elle aussi, et qui venait de conduire ses deux fils à la sublime boucherie, le surprit pleurant à hots...

Elle se pencha sur lui, le dévisagea, hésita quelques secondes, puis questionna de cette voix cha-

virée dans laquelle semble s'évanouir un murmure de sanglot et qui ne peut chevroter que dans les gorges des « mamans » :

— Quel âge avez-vous ?

Jack tressaillit, péniblement tiré par ces quatre mots du reve qu'il vivait...

Son regard dur se leva sur la brave femme...

Mais il aperçut un pauvre visage tout ravagé, tout sillonné de larmes...

Il comprit...

Et puis, cette voix s'était faite si tristement tendre...

Alors, avec une émotion, détrempée sur la seconde, il avait répondu :

— J'ai... vingt... quatre... ans...

Chaque mot était ponctué par un hoquet d'émotion...

La « maman », dodolant de la tête, ses lèvres arquées par un sourire d'infinité mélancolique, avait murmuré :

— Vous avez de la chance... d'être « comme ça »

Jack avait tressailli...

Un petit râle lui avait comme déchiré la gorge... et il était parti en courant, de toutes les formes de ses jambes grêles... parti au hasard, en aveugle, loin du spectacle grandiose... loin de cette voix qui sonnait à ses oreilles comme un reproche.

D'une traite, il avait gagné le boulevard Magenta, la rue des Petits-Hôtels... fuyant « ceux qui cherchent au champ d'honneur ».

Mais les rues en étaient pleines...

Alors, ne voulant pas voir, il remonta vers Montmartre, vers sa « cachette »...

Il s'enferma... ferma les yeux...

Ses yeux étaient trop pleins du spectacle si longtemps contemplé ; il voyait quand même...

Il tira ses rideaux...

(A suivre.)

Ayuntamiento de Madrid

Distractions pour les tranchées

N° 176 — DAMES

Par M. Gaston Brunet

Noirs

Blancs

Les Blancs jouent et gagnent

Les Blancs jouent et gagnent

Les Blancs jouent et gagnent

Les Blancs jouent et gagnent

Les Blancs jouent et gagnent

Les Blancs jouent et gagnent

Les Blancs jouent et gagnent

Les Blancs jouent et gagnent

Les Blancs jouent et gagnent

Les Blancs jouent et gagnent

Les Blancs jouent et gagnent

Les Blancs jouent et gagnent

Les Blancs jouent et gagnent

Les Blancs jouent et gagnent

Les Blancs jouent et gagnent

Les Blancs jouent et gagnent

Les Blancs jouent et gagnent

Les Blancs jouent et gagnent

Les Blancs jouent et gagnent

Les Blancs jouent et gagnent

Les Blancs jouent et gagnent

Les Blancs jouent et gagnent

Les Blancs jouent et gagnent

Les Blancs jouent et gagnent

Les Blancs jouent et gagnent

Les Blancs jouent et gagnent

Les Blancs jouent et gagnent

Les Blancs jouent et gagnent

Les Blancs jouent et gagnent

Les Blancs jouent et gagnent

Les Blancs jouent et gagnent

Les Blancs jouent et gagnent

Les Blancs jouent et gagnent

Les Blancs jouent et gagnent

Solutions des problèmes

N° 175

1. 14 10 2. 17 17

3. 10 8 4. 17 17

5. 24 20 6. 17 17

7. 14 10 8. 17 17

9. 14 10 10. 17 17

11. 14 10 12. 17 17

13. 14 10 14. 17 17

15. 14 10 16. 17 17

17. 14 10 18. 17 17

19. 14 10 20. 17 17

21. 14 10 22. 17 17

23. 14 10 24. 17 17

25. 14 10 26. 17 17

27. 14 10 28. 17 17

29. 14 10 30. 17 17

31. 14 10 32. 17 17

33. 14 10 34. 17 17

35. 14 10 36. 17 17

37. 14 10 38. 17 17

39. 14 10 40. 17 17

41. 14 10 42. 17 17

43. 14 10 44. 17 17

45. 14 10 46. 17 17

47. 14 10 48. 17 17

49. 14 10 50. 17 17

51. 14 10 52. 17 17

53. 14 10 54. 17 17

55. 14 10 56. 17 17

57. 14 10 58. 17 17

59. 14 10 60. 17 17

61. 14 10 62. 17 17

63. 14 10 64. 17 17

65. 14 10 66. 17 17

67. 14 10 68. 17 17

69. 14 10 70. 17 17

71. 14 10 72. 17 17

G. D.

THÉÂTRES

Les fêtes de Versailles. — Malgré le temps défavorable, la matinée de bienfaisance organisée dans le château et le parc de Versailles, avec le concours des artistes des théâtres subventionnés, de la Garde royale écossaise (flûtes et cornemuses), de la musique de la Garde républicaine, a obtenu le plus vif et le plus légitime succès.

Aujourd'hui, à 3 heures, cette fête sera répétée dans le parc où joueront les grandes eaux. Entrée à 2 francs.

La musique de la Garde écossaise à l'hôpital d'Écosse. — Demain lundi, à 2 heures de l'après-midi, à l'hôpital de l'Écosse, 7, rue de la Chaise, aura lieu une grande manifestation en l'honneur de l'Écosse, organisée par l'Association Franco-Écossaise et le docteur Ch. Bonnet, sous le patronage du comité l'Effort de la France et de ses Alliés.

Dans un concert très brillant, la mélodie des Highlands, des airs à danser, des thèmes variés pour cornemuses et tambourins seront offerts aux blessés par leurs camarades de la musique de la Garde écossaise de sa Majesté britannique, sous la présidence de M. Albert Dallmeyer, sous-secrétaire d'État des Beaux-Arts, en présence de S. Exc. lord Bertie of Thame, ambassadeur de Grande-Bretagne et d'Irlande.

A 4 heures 1/2, une remise solennelle de décorations sera faite par le colonel Le Roy Lewis, attaché militaire près l'ambassade britannique.

Au Conservatoire. — Voici les résultats du concours pour le piano (hommes), le violoncelle, la harpe et la harpe chromatique.

Piano (hommes). Morceau de concours : la Première Dalmade, de Chopin.

Premiers prix d'excellence, MM. Neuhäusel et Gentil (classe Héra). Gaillard (Diemer); second prix, M. Maréchal (Diemer); premiers accessits, MM. d'Ortolan (Diemer), Sentou (Philippe); deuxièmes accessits, MM. Durand et Benveniste (Diemer), Léonard (Staub), Prillon (Héra).

Violoncelle. Morceau de concours : sonate en la de Boccherini.

Le jury a décerné les récompenses suivantes :

Premiers prix, MM. Durand-Doris (classe Loeb) et Masson (Cros Saint-Angel); seconds prix, Mlle Monnier (Cros Saint-Angel), Mlle Lewinsohn (Loeb), Mlle Videt (Cros Saint-Angel), M. Clerget (Loeb), M. Delobelle (Cros Saint-Angel); premiers accessits, Mlle Radasse (Cros Saint-Angel), Mlle Delorme (Loeb), M. Antoine (Cros Saint-Angel), Mlle Ellis, rappel de 1915 (Cros Saint-Angel), Mlle Bernard (Loeb); seconds accessits, M. Chardon-Monlardon (Cros Saint-Angel), à l'unanimité; Mlle Grandpierre (Cros Saint-Angel), Mlle de Carner-Trécesson et Bouillier (Loeb).

Harpe. Morceau de concours : Fantaisie, de M. César Gaudin.

Premiers prix, Mlle Amalou et Dolne, élèves de M. Tardieu, en remplacement de M. Tournier, mobilisé; seconds prix, Mlle Taguella, Roussel, Blum-Picard (M. Tardieu); premiers accessits, Mlle Spélers et Vandevilde (M. Tardieu); seconds accessits, Mlle Duroyaume et Quinet (M. Tardieu).

Harpe chromatique. Morceau de concours : Allegro de concert, de M. Georges Enesco.

Premier prix, Mlle Lafont-Saint-Gal (Mlle Lénars); seconds prix, Mlle Burup et Menu (Mlle Lénars); premier accessit, Mlle Hamy (Mlle Lénars); second accessit, Mlle Lenoire (Mlle Lénars).

Si vous redoutez la grande chaleur, ne manquez pas d'aller aujourd'hui en matinée, à 2 h. 30, à l'Olympia. Dans une salle des plus fraîches, vous assisterez, grâce à des prix très modestes (bouteilles 1, 2 et 3 francs), à un spectacle des plus réussis. Vingt vedettes et attractions y alternent très heureusement et composent le programme le plus attrayant qu'il soit donné de voir. Citons, parmi les principaux numéros : Carmen Videt, le joyeux Arnel, la célèbre et réputée troupe arabe Hadji Ben Joseph, la troupe Sultana, les Tumbler; quinze minutes de fou rire avec les trois Fratelli, les Magley, les Descamps, Bergeret, Charmeroy, Noelly, Georgette Monfort, etc. Aujourd'hui, matinée et soirée.

DIMANCHE 9 JUILLET

La Matinée

Comédie-Française. — A 1 h. 30, la Marche nuptiale.
Opéra-Comique. — A 1 h. 30, Paillasse, Lakmé.
Théâtre-Lyrique. — A 2 h. 15, les 28 jours de Clairette.
Même spectacle que le soir : Ambigu, 2 h. 15; Apollo, 2 h. 15; Athénée, 2 h. 30; Bouffes-Parisiens, 2 h. 30; Grand-Guignol, 2 h. 45; Gymnase, 2 h. 45; Porte-Saint-Martin, 2 h. 15; Palais-Royal, 2 h. 30; Renaissance, 2 h. 30; Variétés, 2 h. 30; Vaudeville, 2 h. 30.

MUSIC-HALLS, ATTRACTIONS, CINEMAS

Olympia. — (Voir programme soirée.)
Gaumont-Palace. — A 2 h. 30. (Voir programme soirée.)
Cinema des Nouveautés Aubert-Palace (34, Bd des Italiens). — (Voir programme soirée.)
Omnia-Palace (3 côté des Variétés). — (Voir programme soirée.)

Tivoli-Cinéma. — A 2 h. 30. (Voir programme soirée.)
Folies-Dramatiques-Cinéma. — (Voir programme soirée.)

La Soirée

Comédie-Française. — A 8 h. 30, le Monde où l'on s'ennuie.
Opéra-Comique. — A 8 heures, Werther.
Athénée. — A 8 h. 30, Louie. (Dimanche, matinée.)
Apollo. — A 8 h. 15, la Mascotte.
Bouffes-Parisiens. — A 8 h. 20, Mon Bébé.
Grand-Guignol. — A 8 h. 40, le Château de la mort lente. (Matinée mercredi, à 2 h. 45.)
Gymnase. — A 8 h. 45, la Charrette anglaise.
Théâtre Impérial. — A 8 h. 45, le Secret de Samson.
Théâtre Marigny. — A 8 h. 30, la revue (dimanche, matinée).
Nouvel-Ambigu. — A 8 h. 15, le Chemineau (mardi, jeudi, samedi, dimanche; matinée dimanche).
Porte-Saint-Martin. — A 8 h. 15, la Flamée (sauf lundi; matinée jeudi et dimanche).
Palais-Royal. — A 8 h. 30, le Veilleur de nuit (Bache Guitry, Charlotte Lysès); Ou allons-nous ce soir? (Mat. jeudi et dim.)
Renaissance. — A 8 h. 10, l'Hôtel du Libre Echange.
Théâtre-Lyrique. — A 8 h. 15, Rtp.
Variétés. — A 8 h. 30, la revue; l'École du Piston.
Vaudeville. — Jules César. Tous les jours, matinée à 2 h. 30, soirée à 8 h. 30.

MUSIC-HALLS, ATTRACTIONS, CINEMAS

Olympia (Central 44-68). — A 2 h. 30 et à 8 h. 30, spectacle de music-hall. Vingt vedettes et attractions.
Gaumont-Palace. — A 8 h. 20, la Bataille de la Somme; le Colonel Bontemps. Loc. 4, r. Forest, de 11 h. à 17 h. Tél. Marc. 16-73.
Omnia-Palace. — La Femme de Claude (d'après Dumas fils); Au bout du fil; le Porte-Crème (Prince Rigadin). Actualités militaires.
Folies-Dramatiques-Cinéma. — Tous les jours, mat. et soir. Trois heures de spectacle incomparable. Grand orchestre.

LA POUDRE LOUIS LEGRAS CALME INSTANTANÉMENT LES ACCÈS D'ASTHME. LE SOULAGEMENT EST DURABLE. 2 FRANCS, PHARMACIES

LES SPORTS

LA COUPE D'EXCELSIOR

Journée sportive placée sous le patronage d'« Excelsior »

Cet après-midi, se dérouleront, au Parc des Princes, les diverses épreuves de la journée sportive placée sous le patronage d'« Excelsior ».

La Coupe d'« Excelsior » (une heure à l'américaine) s'annonce comme devant être chaudement disputée, puisqu'elle a groupé 17 équipes, résultat tout à fait remarquable, étant données les circonstances actuelles.

Parmi les engagés, nous relevons le nom du célèbre coureur Deloffre (du Cateau), qui a à son actif d'avoir (et il est le seul) terminé sept Tours de France; il gagna le Tour de France (isolé) en 1912, enleva trois fois Bordeaux-Paris (isolé), finit troisième au Bol d'Or et aux vingt-quatre heures de Roubaix.

Le coureur tunisien Ali Nefati est inscrit également au programme.

Le duel des motocyclistes passionnera à coup sûr les spectateurs, car les deux coureurs Lacroix et Lautier, on en jugera par les lignes biographiques qui suivent, sont des rois de la motocyclette.

Lacroix (Marcel), né à Paris le 20 février 1884, débuta en 1906 sur une « Molosacoch » et se faisait remarquer dès ses débuts en course par la maison Peugeot, qui se l'adjoignit comme « deuxième monte ».

Ses grandes qualités le placèrent rapidement comme première monte, et il forma alors, avec Péan, Desvaux et Perrin, la fameuse quadruplette de champions motocyclistes, qui, en France comme à l'étranger, battit sans arrêt tous les concurrents. Pour sa part, Lacroix s'adjugea le Grand Prix de France 1912, le Grand Prix de Champagne 1912, Paris-Liège, Paris-Nice, Paris-Tours, Paris-Heims, la course de côte de Gometz-le-Châtel, etc.

Lautier (Maurice), un an de moins que son concurrent, a dix-huit ans (en 1903), il se signala sur les pistes parisiennes; Tommy Hall se l'adjoignit comme deuxième entraîneur; après Tommy Hall, Lautier devint le « vice maker » de Contenet, avec lequel il remporta ses premières victoires. Il passa alors au service de Nat Butler, et, pendant cinq ans, la fameuse équipe tourna victorieusement sur toutes les pistes de France, de Belgique et d'Allemagne.

Lautier, quittant Nat Butler, prend Moran; puis c'est enfin, avec Sérés, une série ininterrompue de victoires, gagnant en six mois vingt et une courses consécutives sans qu'une seule défaite vienne jeter une ombre sur un triomphal tableau.

Malgré tous ses succès comme entraîneurs, Lautier était et est encore un spécialiste des courses de motos sur piste, et ses fameux matches avec Moreau, en France, les défaites retentissantes qu'il infligea en Allemagne aux plus réputés coureurs d'outre-Rhin sont encore présents à la mémoire de tous les sportifs.

Le Prix des Champs-Élysées consistera en une course de vitesse sur 1.333 mètres.

La Course de primes, sur 8 kilomètres, a réuni un lot important de 23 engagés.

Rappelons que la recette de cette journée est affectée aux œuvres de Préparation militaire de l'Union Vélocipédique de France.

LES REUNIONS D'AUJOURD'HUI

Athlétisme. — Slade contre Racing, à 2 h. 30, à La Pausanderie.

Réunion de la F.G.S.P.F., à Gentilly, à 2 heures.

Le Challenge Verdet (10 mil.). Départ à 9 heures, porte Didot.

Gymnastique. — Le comité de la Seine de la Fédération Gymnastique et Sportive des Patronages de France organise pour aujourd'hui un grand concours de gymnastique qui a réuni l'adhésion de 34 sociétés et de 2.000 gymnastes. On commencera à 7 heures, au Stade fédéral de Gentilly.

HIPPISE

De Saint-Sébastien (Espagne). — Ce fut une journée très réussie que celle de l'inauguration de l'hippodrome de Saint-Sébastien, marquée par la victoire d'un cheval français, gagnant du Grand Prix. Le roi y vint dans le pittoresque attelage espagnol la « Calasera » classique attelée de sept mules. Le drapeau, en uniforme de général, entouré des personnages de sa suite et des gardes de sa brillante escorte, s'avança au clair.

Sa Majesté, serra la main du créateur de l'hippodrome, M. Georges Marquet, qui vient de donner une si grande impulsion à Saint-Sébastien, et celle de M. de Neuter, le sportsman bien connu, qui a organisé en moins de six mois et avec un rare bonheur la partie sportive et technique. Alphonse XIII les complimenta tous deux chaleureusement, pendant que le public saluait avec respect.

El voilà Saint-Sébastien avec sa saison de courses, qui durera trois mois et se renouvellera tous les ans, définitivement classé parmi les centres sportifs les plus aristocratiques.



BLOC-NOTES

NOUVELLES DES COURS

— LL. MM. le roi et la reine d'Angleterre ont célébré hier le 23^e anniversaire de leur mariage.

— S. M. le roi d'Espagne est arrivé à la Granja, venant de Saint-Sébastien. Le roi reviendra demain à Madrid pour y recevoir le nouveau ministre de Bolivie en Espagne.

— S. A. R. le prince Georges de Serbie a quitté Séville, accompagné par S. Exc. sir A. Hardinge, ambassadeur de Grande-Bretagne en Espagne.

— LL. AA. RR. le prince et la princesse Philippe de Bourbon-Sicile sont arrivés à Paris, venant de Saint-Sébastien.

CORPS DIPLOMATIQUE

— S. Exc. M. Athos Romanos, ministre de Grèce en France, a quitté Athènes pour rejoindre son poste.

— Avant son départ il a été reçu par le roi Constantin, qui l'a retenu en une longue audience.

MARIAGES

— Dans l'intimité, a été béni, en l'église Saint-Honoré d'Eylau, le mariage de Mlle Thérèse Mercier, fille de l'industriel parisien, avec M. Morris Cassard.

— Le mariage de M. Jacques Hardin, inspecteur de la Compagnie du Chemin de fer du Nord, avec Mlle Thérèse Rivière, fille de l'ancien magistrat, capitaine rapporteur près le conseil de guerre, vient d'être célébré dans l'intimité.

— On annonce les fiançailles de Mlle Yvonne Gibart, fille de M. Fernand Gibart et de madame née Chotard, avec le vicomte René de Malherbe, capitaine aviateur.

NAISSANCES

— Mme de Brissot de Lavache, née Fuchet, dont le mari est aide-major au Maroc, a mis au monde, à Royat, un fils : Alexis.

DEUILS

Nous apprenons la mort :

— Du brigadier Jacques Hoppent, motocycliste de liaison au 1^{er} régiment d'artillerie, tombé dans la nuit du 24 juin 1916 en service commandé, près de Bray-sur-Somme, à l'âge de vingt ans. Il était le fils de M. Paul Hoppent et de Mme, née Corbin.

— Du sous-lieutenant aviateur Pierre Hermand, tombé au champ d'honneur, le 17 juin, dans un combat aérien, au-dessus des lignes allemandes.

— Du lieutenant Robert Schall, commandant la 11^e compagnie du 416^e d'infanterie, décoré de la croix de guerre, mort le 22 juin des suites de ses blessures.

— Du commandant de Brémoy, mort pour la France, le 25 mai, chevalier de la Légion d'honneur, quatre fois cité à l'ordre du jour.

— Du brigadier Jacques Lavière, du 5^e d'artillerie, tué sous Verdun, dans ses fonctions d'agent de liaison, le 24 juin, âgé de vingt ans, décoré de la croix de guerre, fils du commandant Lavière, grièvement blessé à la bataille de la Marne.

— De Mme Eugène Roman, née Bousset, décédée à Périgueux.

— De M. Charles Marignol, professeur de droit civil à la Faculté de Paris.

— De M. C. Mathé, ancien notaire, décédé à soixante-seize ans.

— Du sergent Henri André Auzot, du 110^e d'infanterie, mort pour la France, près de Guise; fils du maître orfèvre regretté et de madame née Thomas.

— Du sous-lieutenant Albert Vilatte, du 2^e génie, mort pour la France, le 18 mai.

— De Mme Emile Recherch, veuve du conseiller à la Cour de cassation, décédée à quatre-vingt-onze ans.

— De l'abbé Louis de Backer, chanoine titulaire de la cathédrale de Lille, qui fut plus de trente ans curé à Roubaix.

— De Mme Gonzague-Albert d'Esmer de Jabrun, née Marie-Thérèse de Lathouère, décédée âgée de vingt-huit ans.

BULLETIN COMMERCIAL ET INDUSTRIEL

du 8 juillet 1916

Ciel toujours couvert de nuages et menaces de pluies. Bourse absolument déserte et affaires nulles en Farines, Grains, Huiles et Sucres.

Aux Halles, Beurre, Fromages et petits Œufs, prix faibles. Légumes abondants, prix modérés.

La température continue à être favorable, et l'ensemble des vignobles donne d'assez belles espérances; cependant, la pyrale cause des dégâts, notamment dans le Midi et en Bourgogne.

En général, les cours sont stationnaires et les affaires sans entrain. Les expéditions se font avec difficulté et les transactions sur souche sont rares.

Au marché de Berzy, on cote : 9^e, 78; 10^e et 11^e, 30 fr.

A Béziers, on traite entre 68 et 73 fr.; à Narbonne, la cote de la Chambre de commerce est de 68 à 75 fr. L'aramon trouve à Nîmes acheteurs à 69, 70, 74 et même 72 fr. A Perpignan, les cours de 70 à 76 sont les plus fermes.

Marché calme et sans changement en Algérie : les vins sur souches, par caves entières, ont trouvé preneurs à 40 fr. (11^e garantis). Les importateurs de la métropole se préoccupent vivement de faire améliorer les transports avec la grande colonie pour que la future récolte rentre en France le plus rapidement possible.

INFORMATIONS ET NOUVELLES

Les fabricants de vins et liqueurs se sont réunis pour protester très énergiquement contre le décret du 21 juin qui, par ses droits prohibitifs, entrainerait leur disparition. Sous le nouveau régime, les concurrents étrangers se trouvent plus favorisés que nos fabricants nationaux.

DÉPURATIF BLEU

au suc de plantes.

Goutte, Vices du Sang, Constipation, Eczéma, maladies d'estomac, de foie, de l'arthritisme, en obtenant l'acide urique, fortifie les reins, la vessie, rend le sang frais. Evite les accidents dus à un arrêt ou une mauvaise circulation du sang. Décongestionne les vaisseaux, grippe, colarheux, prenez le DÉPURATIF BLEU avec confiance, vous aurez force et santé. 2 SO, toutes Pharmacies, BRELAND, pharmacien, 81, rue Antoinette, 1^{er} arr. Paris : Ph^{ie} Normale, 49, r. Drouot; Ph^{ie} du Nord, 132, r. Lafayette; Ph^{ie} Plancha, r. de l'Arrière; Ph^{ie} Centrale des Gr. Bds, 178, bd Montmartre; Ph^{ie} du Printemps, 38, r. Joubert; Ph^{ie} Commerce, pl. Clichy; Ph^{ie} Ballon, 69, r. de Sév. ; Ph^{ie} du Soleil, bd Strasbourg, 75, Ph^{ie} F.L.M. bd Diderot.

VOITURES DE LUXE POUR ENFANTS
Fabriquées suivant les principes
de la carrosserie automobile.

DUPONT
10 Rue Hautefeuille 10
PARIS (VI)
TÉLÉPHONE 818-67.

Amateurs de bon café
assurez-vous
préparation parfaite
arôme concentré
économie d'un quart
avec le nouveau filtre double
LE TONNEAU brev. S. G. D. G.
Notice explicative gratis. Envoi de l'ap-
pareil franco contre mandat de 8 fr. 95.
VOISIN, 8, rue Remparts-d'Albay, LYON

PNEUS A CORDS
PALMER
CRÉATEURS DE LA CHAPE TROIS NERFURES
4, boulevard Villiers, Levallois-Perret (Seine)

LA VOLONTÉ ET LA MÉTHODE ASSURENT LE SUCCÈS
Si vous avez volonté, nos pratiques et méthodes vous don-
neront en 3 mois formation professionnelle comptable ou
sténographe qui vous ouvrira accès immédiat à situations d'avenir.
En 3 mois, par leçons altern. avec différents prof. Londres,
vous parlerez anglais aussi couramment qu'après séjour
d'un an en Angleterre. Situations procurées gratuitement.
Ecole Pratique, 48, rue de Rennes, 45 (pr. St-Germain-des-Prés).

la Blédine
JACQUEMAIRE
farine délicateuse
L'ALIMENT FRANÇAIS
des Enfants
des Surmenés, des Vieillards
des Convalescents et de ceux qui souffrent
de l'estomac ou de l'intestin.
ADMISE DANS LES HÔPITAUX MILITAIRES
EN VENTE DANS :
Pharmacies, Herboristeries, Bonnes Epicerie.
DEMANDEZ UN ÉCHANTILLON GRATUIT
Établissements JACQUEMAIRE, Villeneuve-la-Guyon (France)

SAVON DENTIFRICE VICIER
Le Meilleur Antiseptique. 31, rue de la Harpe, 12, 5° Bonne Nouvelle, Paris

SAVON TRICAP
SANS RIVAL
POUR BLANCHIR et ADOUCIR LA PEAU

Maladies de la Femme

La femme qui voudra éviter les Maux de
tête, la Migraine, les Vertiges, les Maux de
reins et autres maux qui accompagnent
les règles, d'assurer des époques régulières,
sans avance ni retard, devra faire un
usage constant et régulier de la

JOUVENCE de l'Abbé SOURY

De par sa constitution, la femme est
soumise à un grand nombre de maladies
qui proviennent de la mauvaise circulation
du sang. Malheur à celle qui ne se sera
pas soignée en temps utile, car les pires
maux l'attendent. La

JOUVENCE de l'Abbé SOURY

est composée de plantes inoffensives sans
aucun poison, et toute femme soucieuse
de sa santé doit, au moindre malaise, en
faire usage.



Exiger ce portrait.

Son rôle est de rétablir
la parfaite circulation du
sang et de décongestion-
ner les différents organes.
Elle fait disparaître et
empêche, du même coup,
les Maladies intérieures,
les Métrites, Fibromes,
Tumeurs, Cancres, Mau-
vaises suites de Couches,
Hémorragies, Pertes blan-
ches, les Varices, Phlé-
bitis, Hémorroïdes, sans compter les
Maladies de l'Estomac, de l'Intestin et des
Nerfs, qui en sont toujours la conséquence.
Au moment du Retour d'âge, la femme
devra encore faire usage de la

JOUVENCE de l'Abbé SOURY

pour se débarrasser des Chaleurs, Vapeurs,
Étourdissements et éviter les accidents et les
infirmités qui sont la suite de la disparition
d'une formation qui a duré si longtemps.

La Jouvence de l'Abbé Soury, toutes Phar-
macies : 4 fr. le flacon ; 4 fr. 60 franco gare. Les
2 flacons, 12 fr. franco contre mandat-poste adressé
à la Pharmacie Mag. DUMONTIER, à Rouen.
(Notice contenant renseignements gratis) 285

**CHEMINS DE FER DE PARIS A LYON
ET A LA MEDITERRANEE**

Nouvelle relation de nuit de Paris avec Evian et Chamonix

La nouvelle relation de nuit, qui devait être établie entre
Paris, Evian et Chamonix, à partir du 12, le sera dès le
9 courant :

Paris, dép. 20 h. 35 ; Evian, arr. 8 h. 35 ; Saint-Gervais,
arr. 10 h. 18 ; Chamonix, arr. 11 h. 37.
Lits-salon avec ou sans draps, couvertures Paris-Evian ;
lits-salon Paris-Saint-Gervais ; wagon-lits Paris-Bellegarde ;
wagon-restaurant Annemasse-Saint-Gervais.

Cette relation n'aura lieu, au départ de Bellegarde, qu'en
1^{re} et 2^e classes, mais les voyageurs de 3^e classe trouveront à
cette gare une correspondance qui leur permettra d'arriver à
Evian à 10 h. 11 ; à Saint-Gervais à 11 h. 45 ; à Chamonix
à 12 h. 03.

Fête Nationale du 14 juillet

A l'occasion de la Fête Nationale du 14 juillet, les coupons
de retour des billets d'aller et retour délivrés à partir du
4 juillet 1916 seront valables jusqu'aux derniers trains de la
journée du 14 juillet, étant entendu que les billets qui
auraient normalement une validité plus longue conserveront
cette validité.

La même mesure s'étend aux billets d'aller et retour col-
lectifs délivrés aux familles d'au moins quatre personnes.

Le général : VICTOR LAUVERGAT.

Imprimerie 19, rue Cadet, Paris. — Volmard.

**AU
PRINTemps
LUNDI 10 JUILLET
Vente Extraordinaire**

Avant Inventaire Annuel

RABAIS CONSIDÉRABLES

**EAU VERTE
DE
MONTMIRAIL**
(VALEUSE)
LE
PURGATIF FRANÇAIS

TOUTE FEMME
doit connaître la merveilleuse
Seringue à jeté MARVEL
à injection et à aspiration pour
la toilette intime.

Recommandée par les médecins dans
tous les pays depuis 20 ans.
Brochure illustrée donnant avis pré-
cieux envoyée gratuitement pli cacheté.
MARVEL, Service L. 20, rue Cadet-de-
Mouray, PARIS.

AU BON MARCHÉ

Maison A. BOUCICAUT

PARIS

**Lundi 10 JUILLET et jours suivants
Avant l'INVENTAIRE annuel**

SOLDES

A tous nos Comptoirs RABAIS CONSIDÉRABLES

Une fête près de Londres au profit d'une œuvre de guerre



UN TRIO QUI OBTINT UN VIF SUCCÈS.



LE "WARSPITE" ET SON EQUIPAGE



UNE FEMME JOCKEY.



LA PROMENADE A ÂNE

Une fête en plein air a été donnée au début de la semaine au Springfield War Hospital, près de Londres, au bénéfice d'une œuvre qui se propose d'enseigner aux blessés des métiers manuels pendant leur séjour à l'hôpital. Parmi de nombreuses attractions figurait une femme prodige, d'une beauté relative, mais dont le succès fut immense.